l'actualité

l'actualité

POITOU-CHARENTES

■ JANVIER ■ FÉVRIER ■ MARS ■ 2008 ■ N° 79 ■ 5,5 € ■

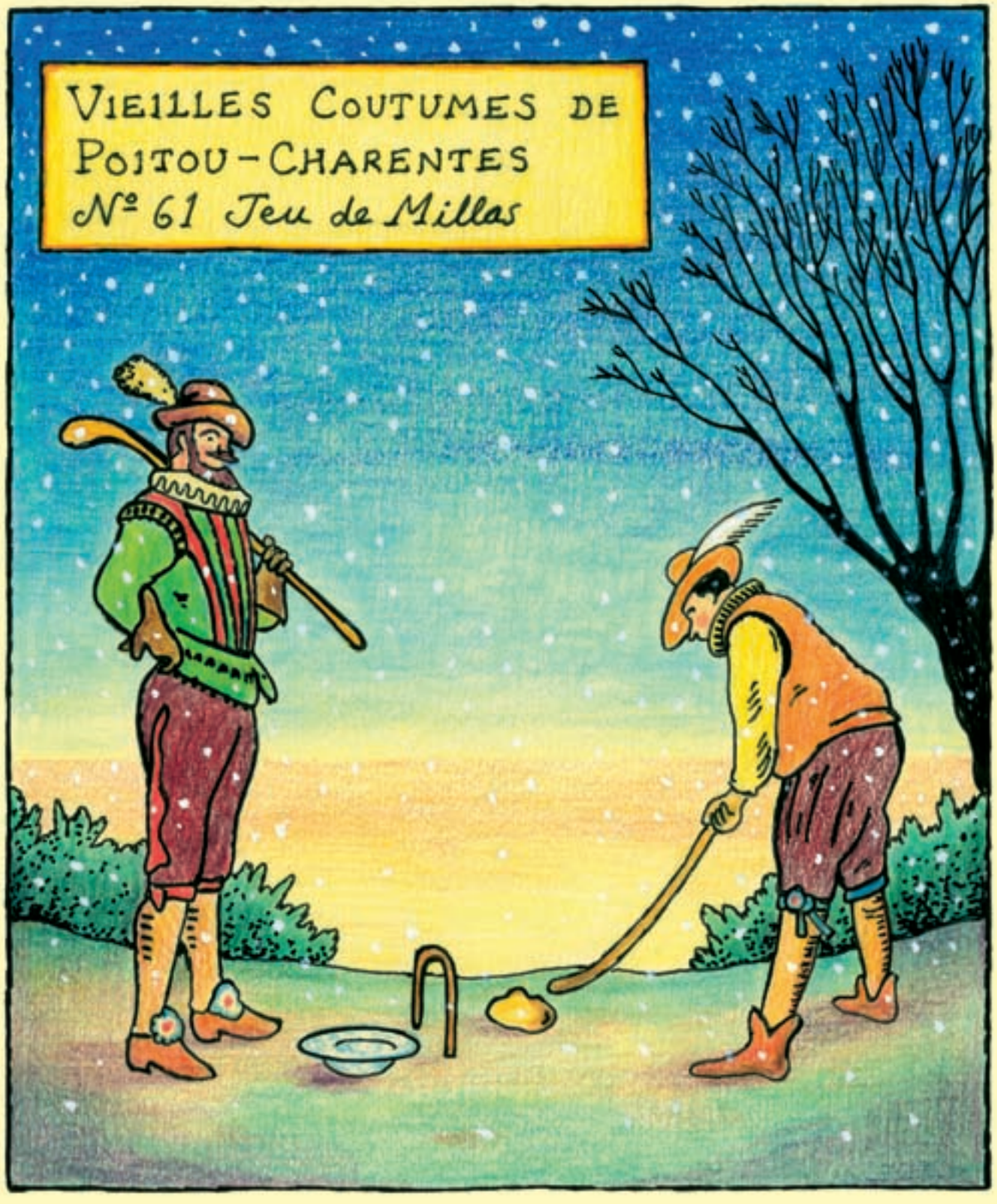
OGM DES OUTILS POUR LA RECHERCHE

POUR UNE ÉVALUATION INDÉPENDANTE DES OGM

LE MUSÉUM DE LA ROCHELLE VU PAR JEAN-JACQUES SALGON

FESTIVAL BD ANGOULÊME : JOSÉ MUÑOZ ET NATACHA SICAUD

9 782911 320194



LE PREMIER JOUR DE JANVIER, LE MILLAS DOIT PASSER DEUX FOIS SOUS L'ARCEAU AVANT D'ÊTRE MANGÉ

Glen Baxter 2007

sommaire

4 **RECHERCHE**

6 **CULTURE**

13 **ROUTES**

15 **SAVEURS**

16 **BANDE DESSINÉE**

18 **L'APPEL DU SUD, JOSÉ ANTONIO MUÑOZ**
Grand prix 2007 de la ville d'Angoulême, José Antonio Muñoz préside le 35e Festival international de la bande dessinée.

20 **LES CHOIX DE NATACHA SICAUD**
Illustrations jeunesse, bande dessinée, cartoon dans *Voici*... cette artiste en résidence à Angoulême prête son dessin à toutes les découvertes.

22 **MUCOVISCIDOSE, UNE MOLÉCULE PORTEUSE D'ESPOIR**
Une technologie de pointe a permis à des scientifiques de l'Université de Poitiers de découvrir une molécule qui pourrait être efficace dans le traitement de la mucoviscidose. Entretien avec Frédéric Becq.

25 **L'ART DE FAIRE DES ROSES POUR LA PÂTISSERIE**
Sur le campus de Poitiers, Philippe Michonneau, patron de Géniflore, cultive des roses biologiques destinées à la décoration des gâteaux.

26 **OGM**
DES OUTILS POUR LA RECHERCHE
A l'Espace Mendès France, les 5 et 6 décembre 2007, les Rencontres du vivant étaient consacrées aux organismes génétiquement modifiés.

28 **MYOPATHIE DE DUCHENNE, COMPRENDRE POUR GUÉRIR**
A l'Université de Poitiers, une équipe mène des travaux de recherche fondamentale et biomédicale sur le muscle et la myopathie de Duchenne. Explications par Bruno Constantin.

30 **VIGNE, UNE ALTERNATIVE À LA LUTTE CHIMIQUE**
Pierre Coutos-Thévenot, du laboratoire Transport des assimilats de l'Université de Poitiers, étudie les mécanismes de défense de la vigne.

32 **LE MAÏS, 8 000 ANS D'HISTOIRE**
A l'état sauvage puis progressivement domestiqué, le maïs est devenu une plante dépendante de l'homme. Récit par Yves Barrière.

34 **POUR UNE ÉVALUATION INDÉPENDANTE DES OGM**
Un système d'évaluation fiable et indépendant des OGM est incontournable pour se donner les moyens de répondre aux questions des citoyens. Entretien avec Aurélien Bernier.

37 **DE LA DIFFICULTÉ D'ÉTABLIR UNE LOI SUR LES OGM**
Entretien avec Christophe Krolik, doctorant en droit de l'environnement à l'Université de Limoges.

38 **LE MUSÉE DES POISSONS AU BEURRE BLANC**
Après des années de travaux, le muséum d'histoire naturelle de La Rochelle a rouvert ses portes. Visite avec Jean-Jacques Salgon.

42 **LA GIRAFE DE CHARLES X ET DE SON VOYAGE DU SOUDAN À PARIS**
Jean-Jacques Salgon raconte la vie de Zarafa, la girafe conservée au muséum d'histoire naturelle de La Rochelle.

44 **COURBET, UNE ANNÉE EN SAINTONGE**
Venu à Saintes en mai 1862 passer quelques jours chez un ami, Gustave Courbet y restera presqu'un an, trouvant dans les fêtes, la douceur de vivre et ses amies de Saintonge une source d'inspiration féconde.

47 **NATALEMENT MER**
Le regard de François Bon sur des photographies de Marc Deneyer.

48 **CULTURE SCIENTIFIQUE**

édito

Connaissez-vous Jean Goupil ? Ce médecin fut professeur au Collège de France entre 1555 et 1564. C'est le premier universitaire poitevin nommé dans cette prestigieuse institution, le dernier en date étant Michel Brunet qui devient, cette année, titulaire de la chaire de paléontologie humaine au Collège de France. Nomination qui couronne plus de trente ans de recherche au sein de l'Université de Poitiers et démontre encore une fois que la recherche de qualité s'inscrit dans le temps. C'est l'honneur des politiques publiques de permettre cette démarche.
Dans cette édition, le dossier sur les OGM s'appuie sur les journées d'étude organisées en décembre 2007 à l'Espace Mendès France. Il s'agit d'un sujet complexe, non seulement d'un point de vue scientifique mais aussi dans ses dimensions juridique, sociale, politique, citoyenne. Le débat sur les OGM en laboratoire et sur les OGM en milieu ouvert démontre que la controverse n'est pas un problème de communication mais un fait de société. C'est même un cas d'école sur les relations entre science et société et c'est au politique qu'il revient de prendre les décisions.
A l'occasion du Festival international de la bande dessinée à Angoulême, *L'Actualité* rend hommage à José Muñoz, célèbre dessinateur argentin qui a choisi de vivre en France, et fait le portrait d'une jeune pousse, Natacha Sicaud.
C'est dans *L'Actualité* que l'écrivain Jean-Jacques Salgon a commencé à publier ses «chroniques rochelaises» – ce qui lui valut en 2005 le prix du livre en Poitou-Charentes. Avec la complicité de la photographe Kate Barry, il nous propose une visite du muséum d'histoire naturelle de La Rochelle qui a rouvert ses portes après plusieurs années de travaux. Toujours avec autant d'élégance et d'humour, l'écrivain nous révèle la dimension poétique de l'histoire des sciences.

Didier Moreau

En couverture : Différentes variétés de maïs non-OGM issues de croisements. Photo Marc Deneyer.

l'actualité

L'Actualité scientifique, technique, économique Poitou-Charentes est éditée par l'Espace Mendès France avec le soutien du Conseil Régional de Poitou-Charentes et avec le concours du CNRS, de l'ENSMA, de l'Université de Poitiers, de la Ville de Poitiers, du CHU de Poitiers.

1, place de la Cathédrale 86000 Poitiers Tél. 05 49 50 33 00
Internet : www.maison-des-sciences.org
E.mail : jl.terradillos@pictascience.org
Rédaction – Diffusion : 05 49 51 56 00 ■ Abonnements : voir p. 50 ■ Directeur de la publication : **Jean-Claude Désoyer**
Directeur délégué : **Didier Moreau** ■ Rédacteur en chef : **Jean-Luc Terradillos** ■ *Fondateurs : Christian Brochet, Claude Fouchier, Jean-Pierre Michel*
CPPAP : 1109 G 89186 ISSN 1761-9971 ■ Dépôt légal : 1er trimestre 2008
Conception – Réalisation :
Agence de presse AV Communication - Claude Fouchier
Fred Briand Graphiste – Poitiers ■ Imprimerie Sajic-Vieira – Angoulême.

GABRIEL CANTEINS

Changement de moteur

Gabriel Canteins a obtenu le premier prix de la communication scientifique de la Région Poitou-Charentes décerné par l'Ecole doctorale des sciences pour l'ingénieur et aéronautique de l'Université de Poitiers. Après huit années passées à Poitiers, l'ingénieur a changé de cap et travaille désormais à Beauvais en tant que chargé de mission développement durable à l'Opac de l'Oise.

En novembre 2006, au moment où il soutient sa thèse, Gabriel Canteins a déjà un peu la tête ailleurs. Après avoir longtemps inscrit ses travaux dans le domaine d'applications spatiales, il fait un retour sur terre. Le visionnage du film *Une vérité qui dérange* de David Guggenheim avec Al Gore, et une conférence d'un collègue de l'Ademe aux conclusions tout aussi alarmantes sur l'avenir de la planète viennent d'achever de le convaincre de la réalité des enjeux. Lors de sa formation à l'Ensma, le Toulousain d'origine a opté pour une spécialisation en énergétique. Malgré son absence de formation dans le domaine du développement durable, il décide de s'orienter dans cette voie. «C'était assez radical comme changement mais je n'ai aucun regret.»

Professionnellement, ce choix se révèle payant. Après plusieurs mois de recherche d'emploi dans les secteurs de la motorisation, de la combustion mais aussi des énergies renouvelables, il décide en juin 2007 de circonscrire ses candidatures au domaine du développement durable. Un mois plus tard, il est engagé à l'Opac de l'Oise où il assure un rôle de conseil et d'expertise portant sur la politique énergétique et de développement durable dans la construction, la rénovation, et la gestion des charges des résidents de l'organisme. L'ancien thésard n'est pas fâché d'assurer des missions dont la durée se limite à quelques semaines. «Un des aspects de la recherche qui peut paraître frustrant, c'est qu'on peut passer cinq ans sur un sujet avant de s'apercevoir qu'il ne sera jamais appliqué car il n'est, au final, pas rentable.»

Les recherches personnelles de Gabriel Canteins menées dans le cadre de sa thèse se sont achevées à l'étape de validation d'un concept, celui du moteur à détonation continue rotative. Cette expérimentation a été menée à l'Université de Poitiers au sein du laboratoire de combustion et de détonique (LCD) sur le site du Futuroscope. Ce travail cofinancé par le CNRS et le Centre national d'études spatiales (CNES) reprenait de façon plus appliquée un concept mis au point par les Soviétiques à partir des années 1960 pour de la recherche fondamentale. L'exploitation du régime de détonation en remplacement de la combustion à pression constante pourrait représenter une véritable rupture dans le domaine de l'aérospatiale en simplifiant les moteurs tout en améliorant leurs performances.

Le principal apport de la thèse de Gabriel Canteins a été de réussir à mesurer la poussée fournie par un prototype expérimental de petites dimensions. La durée d'observation du phénomène physique a été courte, de l'ordre de deux secondes maximum. «On a entendu un gros bruit et on a vu un flash lumineux à la sortie du moteur. Mais à quoi avions-nous assisté réellement ? Il nous a fallu encore des mois pour prouver qu'il s'agissait bien d'une détonation et non du phénomène plus classique qu'est la déflagration.»

Pour le prix de la communication scientifique, Gabriel Canteins avait intitulé sa présentation sur le moteur à détonation rotative : «Et pourtant, elle tourne...» Cette page est désormais bien derrière lui.

Alexandre Duval

Michel Brunet au Collège de France

MPFT

Par décret du Président de la République en date du 19 novembre 2007, Michel Brunet, professeur à l'Université de Poitiers, a été nommé et titularisé en qualité de professeur au Collège de France sur la chaire de paléontologie humaine. Le paléontologue poitevin a ouvert un nouveau chapitre à l'histoire de notre origine grâce à la découverte de deux hominidés dans le désert du Djourab au Tchad, Abel en 1995 (3,5 millions d'années) et Toumaï en 2002 (7 Ma). Michel Brunet rejoint l'une des plus prestigieuses institutions françaises, fondée par François Ier en 1530… mais rappelons que l'Université de Poitiers a été créée en 1431.

Peu de Poitevins ont eu l'honneur et le privilège d'enseigner au Collège de France. Il y eut le philosophe Michel Foucault, né à Poitiers en 1926, qui occupa la chaire d'histoire des systèmes de pensée de 1970 à 1984. Le premier fut Jean Goupil, titulaire de la chaire de médecine entre 1555 et 1564. Né à Luçon en 1514, il fit ses études à l'Université de Poitiers vers 1525-1530 avant de s'installer à Paris où il se consacra à l'édition de médecins grecs. D'autres professeurs au Collège de France, comme le linguiste Claude Hagège (1988-2006), ne firent qu'un passage de quelques années à l'Université de Poitiers.

ÉTUDES MÉDIÉVALES

Cécile Treffort, directrice adjointe du Centre d'études supérieures de civilisation médiévale de l'Université de Poitiers, a publié *Mémoires carolingiennes. L'épitaphe entre célébration mémorielle, genre littéraire et manifeste politique* (PUR, 388 p., 22 €). Son collègue Martin Aurell est l'auteur de *La Légende du roi Arthur* (Perrin, 696 p. 25,80 €). Alain Champagne, maître de conférences à l'Université de Pau, a tiré de sa thèse soutenue à Poitiers *L'Artisanat rural en Haut-Poitou, milieu XIVe-fin XVIe* (PUR, 244 p., 18 €).

Actu79.pmd 4 11/01/2008, 14:56

ALEXANDRE ZOLLINGER

Droit d'auteur et droits de l'homme

Sébastien Laval

Alexandre Zollinger a effectué sa thèse de doctorat sur «Droit d'auteur et droits de l'Homme» sous la direction de Philippe Gaudrat, professeur de droit privé à l'Université de Poitiers. Il a reçu le premier prix de communication scientifique de la Région Poitou-Charentes décerné par l'Ecole doctorale des sciences humaines, économiques et sociales.

Tourangeau, Alexandre Zollinger passe ses quatre premières années d'études de droit à l'Université de Tours. Souhaitant, pour son DEA, se spécialiser en propriété intellectuelle, il quitte sa ville natale pour Poitiers et travaille sur «la qualité de coauteur de l'œuvre cinématographique». L'année suivante, lorsqu'il entreprend sa thèse, Alexandre Zollinger décide de rompre avec son thème de cinquième année et cherche, avec Philippe Gaudrat, un sujet de réflexion et de théorisation qui lui permette de retourner aux sources du droit d'auteur, à ses fondements et à sa légitimité : une nécessité pour un doctorant qui constate que ce droit est de plus en plus tourné vers une protection économique des investisseurs (producteurs, éditeurs…) et de moins en moins centré sur la personne de l'auteur. «S'ajoute à cela une contestation du droit d'auteur de la part des partisans d'une libre culture, qui négligent souvent l'intérêt crucial des créateurs», complète Alexandre Zollinger.

C'est donc persuadé que le droit d'auteur n'évolue ni dans le sens de la culture pour le public, ni dans celui de la création, mais dans une voie qui semble contraire à ses fondements originaux, que le chercheur se lance dans l'élaboration d'une thèse au sein du laboratoire Cecoji (Centre d'études sur la coopération juridique internationale). «Dans ce travail, je souhaitais affirmer que le droit d'auteur est avant tout un droit du créateur, accordé parce que le fait de la création est primordial et ne peut avoir lieu sans l'auteur. Il fallait alors déterminer la légitimité du droit d'auteur et savoir s'il portait atteinte aux libertés d'autrui, notamment à celles du public.»

Pour cela, Alexandre Zollinger met en évidence le fait que le processus culturel est inachevé tant qu'il n'y a pas de connexion entre l'œuvre et le public. Il n'ignore pas que chaque acteur intermédiaire a son importance, mais souligne que le créateur est le seul maillon irremplaçable de la chaîne : «Sans lui, plus d'œuvre ni de culture.»

Deux droits de l'homme sont souvent invoqués contre le droit d'auteur : les droits du public à l'information et à la culture. Toutefois, l'opposition n'est pas réelle tant que le droit d'auteur reste conforme à sa logique initiale. Ce sont les déformations modernes qui développent un antagonisme entre le public et l'auteur. L'exemple de la copie privée est à ce titre révélateur : «Initialement, le cercle de famille était conçu comme une sphère de liberté échappant naturellement au droit d'auteur ; aujourd'hui, cette sphère semble remise en question. Est-ce pour préserver les intérêts du créateur ou ceux des investisseurs ? La motivation semble ambiguë.»

Le fait d'aborder le droit auteur sous l'angle des droits de l'homme permet à la fois de recentrer le droit d'auteur sur ses vraies valeurs (la reconnaissance du rôle essentiel du créateur) et d'éviter tout conflit avec d'autres intérêts fondamentaux (la liberté d'expression, l'intérêt culturel du public…).

Aujourd'hui maître de conférences à l'IUT Gestion des entreprises et des administrations de l'Université de Poitiers, Alexandre Zollinger continue son travail de recherche au sein du Cecoji et compte désormais s'intéresser aux rapports entre la propriété industrielle et les droits de l'homme.

Pauline Lumeau

LE DÉCOR PEINT DE PIERRE GIRIEUD

En 1929, le recteur Pineau a commandé à Pierre Girieud (1876-1948) un décor peint pour la salle du conseil de l'Université de Poitiers, inauguré en 1931. Dans les années 1960, ces peintures sur toile marouflée ont été déplacées, oubliées puis en partie retrouvées dans un autre bâtiment en 1993, restaurées en 2002 et réinstallées en 2004 à la faculté de Droit (entre Notre-Dame-la-Grande et la médiathèque).

Des esquisses préparatoires acquises en 2006 grâce à la Société des amis des musées de Poitiers permettent au musée Sainte-Croix d'évoquer l'histoire rocambolesque de cette commande et l'œuvre d'un artiste qui attribuait huit vertus aux professeurs de la noble institution : foi, vocation, abnégation, étude, méditation, invention, expérience et vérité. Exposition du 24 janvier au 30 mars, au musée Sainte-Croix de Poitiers.

Christian Vignaud – Musées de Poitiers

Salle René-Savatier : Pierre Girieud a illustré Poitiers et son université.

Actu79.pmd 5 11/01/2008, 14:56

Economie du livre : soutenir la diversité

Dans les dossiers que nous consacrions à l'économie du livre en octobre 2004 et à l'anniversaire de la Loi Lang[1] en avril 2006, nous soulignions les difficultés auxquelles étaient confrontés libraires et éditeurs indépendants en Poitou-Charentes. Ces contraintes étaient d'une ampleur telle que chacun se demandait combien de temps il allait pouvoir tenir. En effet cette activité mêle à la fois des attentes d'intérêt public et des contraintes purement commerciales. Aujourd'hui, les contraintes économiques sont les mêmes, mais éditeurs comme libraires vont pouvoir vraisemblablement souffler un peu. En effet, le 19 novembre 2007, la commission permanente Vivre ensemble du Conseil régional Poitou-Charentes a adopté un plan inédit de soutien aux lieux de diffusion du livre concernant les librairies et les éditeurs. Ce dispositif comprend la création d'une charte et d'un label Librairies indépendantes régionales d'excellence (LIRE). L'obtention de ce label permettra aux libraires de solliciter une aide à l'exploitation plafonnée à 15 000 € par an et une aide à l'investissement plafonnée à 40 000 € par an. Les éditeurs aussi bénéficient d'aides au projet éditorial plafonnée à 10 000 € par an, à la promotion plafonnée à 5 000 € par an ou à l'investissement plafonnée à 15 000 € par an.

1. Cette loi du 10 août 1981 fixe un prix unique du livre.

Patrick Frêche a ouvert la Librairie du rivage en juin 2005 à Royan. Son projet : faire vivre, autour du livre, un lieu de rencontre. Il souligne l'ambiguïté de la librairie dont le succès tient parfois au fait que les gens n'y sont pas immédiatement enveloppés dans une relation commerciale. Et, pourtant, les libraires sont aussi des commerçants qui doivent maintenir la qualité du service tout en assurant une logistique millimétrée : «On se sent comme un marin qui colmate.» «La loi Lang était parfaite, dit-il, elle a sauvé la librairie indépendante mais elle n'est plus suffisante. Ce dispositif régional reconnaît nos problématiques tout en mettant, en face, des moyens pour les résoudre. Nous jugerons ensuite de son efficacité. La charte et le label mettent en avant la dimension qualitative du libraire comme partenaire de la vie culturelle et membre d'un réseau. Cet aspect se double de mesures quantitatives, innovatrices et pansant partiellement une des plaies de notre métier : une trésorerie tendue, toujours dans le rouge.»

Pour Olivier Barreau, directeur de Geste éditions, «c'était urgent d'aider les libraires et les éditeurs indépendants. Et si cela n'avait pas été fait, cela aurait été comme tirer un trait sur l'exception culturelle. Aujourd'hui, les autorités et les libraires chantent d'une même voix.» D'ailleurs, sans aides, cet éditeur n'aurait pas pu se lancer dans la librairie. En association avec Stéphane Emond, libraire et propriétaire de la librairie des Saisons à La Rochelle, celui-ci a créé La Librairie à Niort en novembre 2006. D'abord installée dans l'ancien musée du Pilori, elle va prochainement emménager près du marché. «S'il n'y avait pas eu d'aides, La Librairie n'aurait pas pu se rapprocher de l'hypercentre près du marché à Niort ni doubler sa surface de vente. Nous aurions eu du mal à fonctionner et nous ne passerions pas de 3 à 5 libraires.» Aux conseils d'Anne-Marie Carlier, venue des réputées Sandales d'Empédocle de Besançon, viendront s'ajouter les éclairages de 4 autres libraires. «Nous voulons que cette librairie réponde à deux exigences : expertise et temps accordé au client.»

Loïc Néhou des éditions Ego Comme X, à Angoulême, spécialisées dans la bande dessinée intimiste, a ouvert une section littéraire en septembre 2006 avec *L'illusionniste* de Virginie Cady, *Sida Mental* de Lionel Tran et une réédition de *Projet d'éducation prioritaire* de Vincent Ravalec. Toujours guidé par son intérêt pour le récit de l'intime, les mémoires et les autobiographies. «Nous publions les livres que nous pensons nécessaires. Si nous ne le faisions pas, ces livres n'existeraient pas.» L'activité est donc rythmée par la nécessité et… les finances : «Nous ne faisons des livres que quand nous avons de l'argent. De fait, sans aides nous sommes énormément retardés. Le montant annuel maximum de l'aide au projet éditorial est de 10 000 €. Ce qui représente le coût d'impression d'un livre.»

Anh-Gaëlle Truong

www.librairie-du-rivage.com
http://lalibrairieniort.hautetfort.com
www.ego-comme-x.com

Marc Deneyer

La bibliothèque d'Alberto Manguel.

ELOGE DU LIBRAIRE

Alberto Manguel a écrit une série de textes pour le journal espagnol *El Pais*, désormais traduits en français par François Gaudry, préfacés par Enrique Vila-Matas et édités par L'Escampette (78 p., 12 €). Chaque texte est un éloge, de la Bible, du blasphème, de l'horreur, du plaisir, des animaux, etc. Voici un extrait de son éloge du libraire : «On a dit que les prêtres de l'Egypte ancienne furent les premiers libraires car ils offraient aux familles des défunts le *Livre des morts*, qui était ensuite déposé sur la tombe de l'être cher pour guider son âme à travers le règne des ténèbres. Cette fonction, cette obligation, cette tâche est, aujourd'hui encore, celle de nos libraires. Les œuvres qu'ils nous vendent – avec enthousiasme, passion, affection – peuvent devenir, pour ceux qui savent s'en servir, des compagnons de voyage, des guides ou des conseillers pour traverser le royaume de ce monde et, pour ceux qui y croient, le royaume du monde à venir.»

Actu79.pmd 6 11/01/2008, 15:05

Franck Gérard

Libraires et bibliothécaires

Sylvie Deborde, conservateur des bibliothèques de la communauté de communes Arc en Sèvre (La Crèche et Saint-Maixent), livre son point de vue sur la relation nécessaire entre libraires et bibliothécaires. «Je ne peux pas imaginer ne pas travailler avec les libraires les plus proches de nos bibliothèques. D'une part c'est pratique, d'autre part ce peut être enrichissant : les libraires sont au courant de l'actualité, ils peuvent nous conseiller et ce sont des partenaires privilégiés. Or, nos modes de consultation, même en marché négocié, ne facilitent pas la tâche des libraires. On leur demande une grande quantité de pièces administratives ainsi que des descriptifs substantiels et ils n'ont pas assez de temps pour monter les dossiers. Alors, à mon niveau, j'essaie de leur faciliter le travail en demandant un descriptif simple.» Sylvie Deborde souligne aussi la nécessité, pour garantir la qualité des fonds, de la présence d'un bibliothécaire dans la commission d'ouverture des plis après appel d'offres.

Ci-dessus : Franck Gérard, *En l'état, Un voyage dans la ville, parc de Blossac, Poitiers 2007.*

FRANCK GÉRARD ET JEAN-PAUL CHABRIER

Le photographe Franck Gérard a voyagé sur la ligne de bus n° 7 pour saisir le mouvement de la ville de Poitiers puis il a réalisé 57 portraits dans la cité Pierre-Loti. Les photographies ont été exposées à la galerie Louise-Michel, dans les bus et divers lieux. De grands portraits fixés sur des immeubles de la cité Loti sont toujours visibles. Jean-Paul Chabrier, qui vient de publier un *Vers de Nord* (L'Escampette), a écrit un texte à partir des photographies de Franck Gérard intitulé «La vie rêvée, la vie photographiée».
A paraître début 2008.

CLUBS DE LECTEURS

Les éditeurs font naître des livres. Les libraires et les bibliothécaires ont un rôle de passeur entre ces œuvres et leurs lecteurs.
Mais les lecteurs aussi ont un rôle d'une dimension plus riche que celle de simple «receveur». Ils transmettent à leurs enfants, ils conseillent à leurs collègues et parfois se réunissent pour dialoguer autour d'un ou plusieurs livres.
Dans la région, des clubs de lecture existent à Saujon, à La Rochelle ou à Ruffec.
Dans cette ville charentaise, au CaFé Livre, les discussions des rencontres se sont enflammées sur *Belle du Seigneur*, *L'Elégance du Hérisson, Le Liseur* ou *Le Puits de Solitude*. Et, finalement, c'est d'eux-mêmes que les lecteurs parlent et de la relation unique qui s'est instaurée entre un livre, un auteur et eux.
Ces échanges donnent à chacun envie de lire et surtout de relever un défi : trouver, dans sa propre bibliothèque, le titre qui conviendrait à son voisin, lui qui a tant livré de ses goûts et de ses irritations.

PUBLIE.NET

François Bon lance en janvier une plate-forme de téléchargement vouée aux textes de littérature contemporaine : publie.net. «Il ne s'agit pas d'empiéter sur le domaine du livre, prévient l'écrivain, mais d'être présent dans un écosystème différent, susceptible pourtant d'être traversé d'enjeux essentiels pour la langue, ses formes, sa friction avec le monde.» Nous reviendrons sur ce projet dans lequel on retrouve Denis Montebello et Jean-Louis Schoellkopf, Raymond Bozier, Eric Chevillard, Olivier Rolin…

Actu79.pmd 7 11/01/2008, 14:55

«C'est à peine si» un sentiment des choses

On n'ose parler d'une «œuvre», tant le mot paraît trop grand, déplacé même pour ces recueils de poèmes qui ponctuent l'existence de Jean-François Mathé depuis des années et paraissent s'excuser d'exister. *Agrandissement des détails* permet de retrouver cette voix familière, toute de discrétion, de retenue, une voix qui entend dire d'abord et seulement ce sentiment du monde à la fois intime et pleinement commun.

Claude Pauquet

La voix est familière parce que les mots ici disposés s'offrent en partage, qu'un «je» s'impose en confidence retirée aussitôt que dite, ou que les choses paraissent parler d'elles-mêmes. Les années passant, oui, le sentiment du temps qui fuit, l'automne aussi gagnent du terrain – et des ombres éloignées traversent ici et là comme autant de figures à distance et néanmoins présentes.

Comme tout vrai livre de poèmes, celui-ci a besoin de ses silences, des blancs qu'il s'offre, des pauses qu'il ménage. «Qu'est-ce qui nous fut aujourd'hui épargné / pour que jamais la légèreté ne se déchire, / armure de rien qui nous protège ?» Il y a un art poétique de la légèreté, et Jean-François Mathé en incarne un visage. Les poèmes ont besoin de l'espace que le livre leur consent : c'est leur respiration, c'est leur façon de peser. Aux lecteurs d'accueillir un autre rythme, de s'y livrer : une telle pratique de la poésie est tout sauf frénétique, elle est au contraire exercice d'une forme de lenteur, d'abandon consenti à la marche des mots. Il faut accepter comme un don ce temps nécessaire pour s'installer dans ces vers ou ces proses, pour y faire sa place.

Cette légèreté-là n'a rien de futile : elle est toute de gravité, et c'est ce poids qu'elle soutient, celui des tentations enfuies, des petites nostalgies ou des absences qui saisissent à la gorge, et il arrive que cette émotion déborde la retenue accoutumée en tel poème proprement lyrique. Ainsi du très simple et fort beau «Ils sont partis», poème d'adieu envisagé du point de vue de ceux qui restent, car «Pour celui qui reste, c'est à peine si, / entre le vin et le bord du verre, / il y a place pour la soif. // Où qu'il aille c'est (à pas d'oiseau) / jusqu'au bout d'une branche / pour toucher l'espace / où vibrent les absences.» Le recueil se construit autour, et comme depuis ces absences, et depuis l'interrogation qu'elles suscitent quant à soi, quant à sa propre absence annoncée. D'une certaine manière, on peut la jouer là, la mettre en jeu, la mettre en scène – et la moquer, tenter de la moquer comme on se joue d'un adversaire, mais en vain, toujours. «Parfois je me suis retrouvé dos à dos avec moi-même, sans pistolet pour le duel, mais avec l'intention de me retourner à dix pas, et d'attendre la balle tirée d'en face pour qu'il ne reste plus que moi.» On serait tenté de lire ce court poème comme une métaphore même du livre, ce champ clos où tenter seulement d'affirmer un rapport aux sens et au sensible, aigu de sa simplicité même, où poser un regard muet d'impuissance et d'autant plus désireux d'éprouver. Ces détails en effet, s'ils méritent d'être agrandis par les mots, c'est qu'en réalité ils font le prix et la nature des choses telles qu'on les éprouve : ce que l'on observe, ce que l'on ressent, nous confirme encore que l'on est là. Alors on peut s'approcher de telle forme poétique, tourner autour du sonnet ou pratiquer le haïku : qu'importe l'élan du souffle et son ampleur pourvu que le sentiment des choses, et de ces choses énigmatiques de leur présence même, s'impose et se pratique. Tel est l'exercice du poème tel que le conçoit Jean-François Mathé.

«La plus haute feuille de l'arbre
appartient au ciel,
pas à l'arbre»

Dominique Moncond'huy

Agrandissement des détails,
éd. Rougerie, 2007, 78 p., 13 €

POÉSIE

La Maison de la poésie de Poitiers invite Antoine Emaz le 24 janvier et Jacques Roubaud le 31, cinq poètes québécois Claude Beausoleil, Stéphane Despatie, Dyane Léger, France Mongeau, Yolande Villemaire les 12 et 13 mars. L'association est présidée par le poète Jean-Claude Martin (06 17 35 27 49).

ANNA INGHAM

Une seule auteure, mais certains textes ont été écrits en français, d'autres sont traduits de l'anglais ou de l'allemand. De toute façon, elle est turque ! Ce recueil de poèmes, malgré son titre, puise beaucoup dans les souvenirs d'une vie riche et nomade (*Le Voyage à travers l'oubli*, Les Poètes français, 2007). Des puits artésiens de la mémoire, parmi les instants, les constats, les définitions, jaillissent des formules aux allures d'injonctions par lesquelles la poésie «ressent soudain du remords à traverser la rue». Ainsi, «Berkeley est un verre d'eau bu d'un coup par une bouche impatiente».

Turque, Anna, Ada ou Aysel, Ingham ou Özakin (prénom et nom varient sur les couvertures, selon le genre et le pays de publication) est surtout une Européenne. Attachée à Poitiers (voir *L'Actualité* n° 53, été 2001), elle écrit actuellement un roman dont l'action se situera dans les années 1960 de cette ville, où elle fut étudiante, sans y négliger l'ombre de Sainte-Radegonde… *A.-Q. V.*

Alain Quella-Villéger vient de publier un roman «nomade» chez Kailash : *Vous, d'horizons*.

Actu79.pmd 8 11/01/2008, 15:01

ANGOULÊME

Donation de poids pour musée rénové

Le musée des Beaux-Arts d'Angoulême entretient des relations fondatrices avec les donateurs, encore dynamisées par sa rénovation aujourd'hui en phase d'achèvement. Depuis 1997, un collectionneur parisien a offert plus de mille pièces africaines de première importance à l'institution charentaise.

Claude Pauquet

Sa dernière donation date de l'automne 2007 et compte 200 poids Akan, patrimoine de peuples principalement composés des cultures Ashanti, Agni et Baoulé implantés au Niger, en Côte d'Ivoire, au Ghana et au Mali et connus pour leur vénération de l'or. Les objets de petite taille (1 à 3 cm de hauteur), fabriqués en laiton à la fin du XIXe siècle et au début du XXe, servaient à la commercialisation de la poudre d'or dans cette région d'Afrique.

Des motifs anthropomorphes, animaliers, géométriques, des évocations de mythes ou de personnages légendaires ornent ces poids aussi dotés d'une forte dimension symbolique : fétiches, support pour les conteurs... «Pour l'ethnosociologue ivoirien Niangoran-Bouah, le dja (or et appareillages de pesée) est la somme des connaissances d'une société humaine à un moment de son histoire, matérialisée en métal et miniaturisée», explique Monique Bussac, conservateur en chef du musée d'Angoulême. A découvrir à partir de mars 2008, dans un musée totalement restructuré et agrandi. ***A. D.***

Madame Vapereau et sa dame de compagnie au temple de Iyeyasu à Nikko, coll. part.

CHARLES VAPEREAU, UN PHOTOGRAPHE AU JAPON

Jusqu'au 3 février, le musée d'art et d'histoire de Rochefort présente les photographies sur plaque de verre de Charles Vapereau. Ce spécialiste de la Chine, qui travaillait au service des douanes à Pékin entre 1877 et 1897, effectua plusieurs voyages au Japon. L'exposition peut inciter à lire le Journal ou les récits de Pierre Loti qui séjourna en Extrême-Orient à cette époque. 05 46 82 91 60

VOYAGE AU PAYS DU RÉEL

De 2003 à 2006,Thierry Girard a parcouru la Chine sur les traces de Victor Segalen. Dans un entretien à *L'Actualité* (n° 64, avril 2004), le photographe affirmait son «envie d'être dans le vif du monde». Objectif atteint. La Chine actuelle est bien un matériau exceptionnel. Par-delà le pittoresque d'une Chine éternelle toujours visible, Thierry Girard nous montre le basculement d'une société ou comment le capitalisme sauvage parachève le travail d'acculturation du régime communiste. L'exposition, présentée au château d'Oiron jusqu'au 27 janvier, sera à La Rochelle en mars et avril au Carré Amelot, à Saint-Jean-d'Angély de mai à août au musée des Cordeliers, à Niort de septembre à novembre au musée d'Agesci. A découvrir aussi dans un superbe livre, *Voyage au pays du Réel*, édité par Marval (176 p., 55 €), avec des textes de Thierry Girard et Christian Doumet. *J.-L. T.*

Guanghan, Sichuan.

Thierry Girard

Actu79.pmd 9 11/01/2008, 15:00

RENCONTRES HENRI LANGLOIS

30 ans de courts métrages

Trente ans de création cinématographique ont été célébrés à Poitiers du 8 au 14 décembre lors du Festival international des écoles de cinéma. Sur 1 357 courts-métrages de fin d'études reçus, provenant de 34 écoles dans 22 pays, 48 films ont été sélectionnés. Le niveau était très élevé. La diversité des influences, allant de Ken Loach à Théo Angelopoulos, témoigne en effet d'une passion sincère pour le cinéma d'auteur. De nombreux cinéastes expriment clairement leur volonté de se baser sur des événements politiques. Le documentaire de l'Allemand Stefan Mehlhorn sur le communiste Walter Ruge exilé et emprisonné en Russie pendant les années 1930, mais aussi le court métrage du Russe Vano Burduli, une dénonciation des régimes autoritaires, sont de parfaits exemples de cette tendance. Mais parmi les autres films qu'ils soient d'animation, de fiction ou documentaire, des thèmes récurrents comme la mort (le film de l'Australienne Lily Coates) ou les relations familiales et amoureuses (Andrea Lodovichetti, Nadav Lapid, Thouly Dosios) reflètent également les angoisses et les pensées des jeunes réalisateurs.

Pour raconter la vie d'une jeune opiomane, la Polonaise Oliwia Tonteri choisit un traitement très original, empruntant des éléments de la photographie et de la peinture et relevant d'un véritable collage d'images. *O*, de Pieter-Jan de Pue s'est distingué pour le lyrisme, la poésie et la sensibilité qui se dégagent de sa mise en scène. Le manque d'eau sur la planète et le retour aux origines, bien avant que la technologie et la folie humaine ne détruisent tout, sont les thèmes principaux de ce film, inspiré par l'architecte brésilien Oscar Niemeyer. De la même manière, le film du Suédois Magnus Holmgren aborde grâce à son scénario très original l'imbrication de la mort dans le rêve.

Le film de Vano Burduli a remporté le prix spécial du jury et le prix découverte de la critique française pour son scénario, mais aussi pour sa photographie. Le documentaire sur la vie d'une famille de Roms en Slovaquie, de Daniela Rusnokova, a été récompensé par le prix de la mise en scène et le prix du jury étudiant pour le contact que la réalisatrice a su tissé avec les protagonistes pendant le tournage, un contact que l'on retrouve de manière évidente dans le film. Le court métrage de l'Islandais Gunnar Sigurdsson a remporté le prix du meilleur scénario pour son point de vue sarcastique sur la société de consommation. Le prix de la photographie a été attribué au film de Stephan Mehlhorn et le prix du public à celui de l'Allemand Gregor Buchkremer pour l'humour et l'intelligence de ses dialogues.

Toutefois le grand vainqueur du festival était le film du Colombien Franco Lolli, issu de la Fémis, qui a reçu le grand prix du jury. Un choix qui peut paraître inattendu car ce film social, traitant des problèmes d'argent d'une famille monoparentale, manquait d'originalité aussi bien dans son scénario que dans sa mise en scène.

Néanmoins le véritable enjeu qui s'est dégagé du 30e festival est celui du financement des domaines culturels, un besoin primordial non seulement pour le monde artistique et les créateurs, mais aussi pour le public qui constitue toujours le jury le plus exigeant.

Victoria Gerontassiou

HISTOIRE D'UNE FIGURE DE MARBRE

Renouvelant la lecture traditionnelle d'une œuvre récemment restaurée, Grégory Vouhé s'attache à retracer l'histoire de l'une des commandes les plus prestigieuses du cardinal-duc de Richelieu pour son château poitevin, jusqu'au sauvetage de cette statue monumentale renversée en 1793 : dès 1844, la Société des antiquaires de l'Ouest en achète pour son musée les vestiges qui gisaient au milieu des ruines de la «bande noire». Conférence le 5 février à 18h au musée Sainte-Croix de Poitiers.

Louis XIII Richelieu, sculpture de Guillaume Bertelot, 1635.

Christian Vignaud - Musées de Poitiers

ARNOLD SCHÖNBERG

Ars Nova a produit, avec la Muse en Circuit, sous le label L'empreinte digitale, le disque coffret *Arnold Schönberg (1874-1951), musicien et peintre.* Il présente l'intégrale des pièces pour piano, interprétée par Michel Maurer, et une étude inédite de Gérard Sutton sur la personnalité de Schönberg, illustrée de 15 reproductions de ses peintures.

L'ENSEIGNEMENT EN CHARENTE-MARITIME

Gérard Blier et Jean Combes, fins connaisseurs de l'Education nationale, ont écrit une *Histoire de l'enseignement en Charente-Maritime, de l'époque gallo-romaine à nos jours.* En fait, cette histoire est beaucoup plus détaillée à partir de 1815 et les chapitres consacrés à la période contemporaine proposent une synthèse inédite sur un département qui compte aujourd'hui près de 110 000 élèves et étudiants, et 12 500 personnes de la maternelle à l'université. Le croît vif, 424 p., 30 €

MEURTRE EN LOUISIANE

William Arceneaux s'est inspiré de l'affaire des frères Blanc, un fait divers survenu en 1896 près de Lafayette en Louisiane, pour écrire ce roman historique. La victime, Martin Begnaud, est l'un de ses ancêtres, presque tous issus du Poitou, de La Rochelle et de Rochefort. Ce roman, qui se lit comme un polar, est ancré dans l'histoire acadienne. Il est traduit par Guy Vadeboncoeur, directeur du musée Stewart au Québec, et publié par Atlantique (352 p., 19 €).

Actu79.pmd 10 11/01/2008, 16:34

Tout sur la Haute Saintonge

Trente auteurs, plus de huit cents pages, huit ans de travail. L'ouvrage que viennent de publier les éditions du Croît vif a des allures d'encyclopédie. Il fallait bien cela pour la communauté de communes la plus grande de France (8 cantons, 123 communes, 65 000 habitants) qui, avec les dix communes de la communauté de communes de Pons, constitue le pays de Haute Saintonge. De Pons à Montguyon, de la forêt de la Double aux vignobles de cognac et à l'estuaire de la Gironde, c'est la pointe sud de la Charente-Maritime, qui s'avance jusqu'aux confins de la Guyenne et du Périgord. François Julien-Labruyère, qui a dirigé la rédaction de l'ouvrage avec Jean-Louis Neveu, a rassemblé des spécialistes, tous issus de Haute Saintonge, historiens, architectes, linguistes, archéologues ou géographes, pour dresser le portrait de ce territoire. «L'idée de cet ouvrage est d'analyser et de distinguer les éléments fondateurs de ce qui caractérise la Haute Saintonge dans son histoire, ses activités, ses mentalités, dit-il. Il y a peu de territoires dans la région qui aient une identité aussi marquée.» Sept chapitres se succèdent : «Patrimoine naturel», «Histoire et mentalités», qui retrace 100 000 ans d'histoire, du Paléolithique inférieur à la création de la communauté de communes en 1992. Viennent ensuite «Economie et ruralité», «Architectures de villages», «Gens et traditions», puis «La Haute Saintonge en littérature» propose une promenade littéraire avec notamment Madeleine La Bruyère, Etienne-Emile Gaboriau, l'inventeur du roman policier, Geneviève Fauconnier, prix Femina 1933, ou l'académicien Pierre-Henri Simon. Le dernier chapitre, «D'un canton l'autre», est une suite de monographies, inventaire minutieux, commune par commune, des cantons de Haute Saintonge.

Jean Roquecave

Ed. le Croît Vif, 824 p., 45 €

Boutenac-Touvent, Charente-Maritime.

Marc Dencyer

Du cognac et de l'esprit

Le destin des hommes n'est jamais simple : Kyle Jarrard est installé à Paris parce qu'il est tombé amoureux d'une affriolante charentaise rencontrée dans le quartier français de la Nouvelle-Orléans. Journaliste et écrivain, ce grand gaillard aussi texan que barbu exerce à l'*International Herald Tribune* à Paris. La traduction de son dernier livre, *Cognac, the seductive sage of the world's most coveted spirit* paru en 2005 aux Etats-Unis est tout bonnement ce qui s'est écrit de mieux sur le sujet depuis des lustres : *Cognac, la saga d'un esprit*. Kyle est de ces Américains qui aiment tant leur terre d'adoption qu'il en explore largement l'histoire pour mieux nous montrer combien nos destins se croisent jusqu'au tréfonds de nos terroirs : le renouveau du vignoble charentais après la tragédie du phylloxera ne passe-t-il par la découverte de plants texans dénichés dans les calcaires de la région de Denison à la fin du XIXe siècle ? Sa saga de «l'élixir des dieux» va des origines géologiques de la Charente jusqu'à l'enthousiasme de la communauté noire américaine pour ce brandy singulier et la récente passion des nouveaux riches Chinois pour les carafes les plus dispendieuses. Son propos évoque guerres et massacres, affrontements religieux et âge d'or commercial jusqu'à la sauvegarde du stock pendant l'Occupation grâce à un colonel allemand né… à Cognac ! Kyle Jarrard n'écrit pas une histoire savante destinée à quelques érudits pas plus qu'un de ces ouvrages illustrés de circonstance qui suinte la commande rétribuée. Il fait œuvre de journaliste en enquêtant avec ténacité – merci l'école américaine – en croisant les meilleures sources, en rencontrant la foule des personnalités du secteur comme celles des viticulteurs, distillateurs, maîtres de chai, tonneliers, verriers, courtiers, négociants… dont le savoir-faire collectif fonde la réussite singulière du cognac. L'histoire d'un terroir comme celle des hommes qui l'ont fait. De la belle ouvrage.

Christian Ferrand

www.cognac-only.com

Cognac, la saga d'un esprit, éd. le Croît vif, 306 p., 25 €

Actu79.pmd 11 11/01/2008, 14:55

PRIX DU LIVRE EN POITOU-CHARENTES

Eddy L. Harris, l'écrivain qui voyage

Eddy L. Harris, écrivain américain installé en Charente depuis 2005, parle le français gracieux de ceux qui s'appliquent à trouver le mot juste. Et le subjonctif parfait. Signe de l'estime qu'il porte à un pays choisi. A Pranzac, il s'essaie même au patois : «C'est la première fois, dans mon existence, que je me sens chez moi, que je suis installé dans un lieu sans penser à vivre ailleurs. Avant, j'étais toujours en mouvement. Le voyage, c'est une partie de mon cœur, de moi, de mon personnage.»

Eddy L. Harris a été élu prix 2007 du livre en Poitou-Charentes pour *Harlem*, portrait subtil, humain, du quartier new-yorkais, écrit en 1996 et traduit de l'anglais en 2000*. L'auteur décrit de l'intérieur ce lieu outré, la violence et la gloire passée, la joie et la pauvreté, la drogue, la solidarité... respire la mythique Harlem, «berceuse fredonnée dans la très longue nuit» du peuple noir. Pour saisir sa vérité, il a vécu plus de deux ans dans «son» quartier. «J'avais 36 ans, je suis retourné dans le monde noir car pendant longtemps je l'avais quitté pour habiter ailleurs, soit physiquement, soit métaphoriquement.»

Claude Pauquet

Eddy L. Harris est né dans l'Indiana et a grandi dans le Missouri. Boursier dans un collège catholique de Saint-Louis, «école privilégiée de jeunes garçons blancs», il suit ensuite les cours de journalisme, cinéma et communication à la Stanford University, en Californie. «Après trois semaines chez IBM, j'ai su que je gagnerais ma vie en écrivant ou que je mourrais», plaisante-t-il. Il a déjà des romans dans ses cartons mais il vivra d'abord de scénarii et d'articles... libre, néanmoins.

Quant au voyage, le futur écrivain fait, dès 16 ans, des escapades solitaires et introspectives : «C'est le pourquoi de mes voyages, découvrir qui je suis vraiment et en même temps vivre la vie des autres, dans les chaussures de quelqu'un d'autre.» L'enfant de Saint-Louis cherche aussi, inconsciemment, un lieu où se sentir à l'aise. Il le trouvera des années plus tard, loin de l'Amérique, désenchantée, de Bush.

Après *Mississippi Solo* – récit-expérience de la descente du fleuve en canoë qui le révèle au public étasunien en 1988 –, l'univers littéraire d'Eddy L. Harris s'attache au thème de la négritude. Long voyage en Afrique, en quête d'impossibles racines (*Native Stranger*), puis dans les Etats du Sud (*South of Haunted Dreams*) où il retrouve la trace de son aïeul né en Virginie en 1795, libéré en 1832...

«Après l'Afrique et le Sud, les Noirs sont partis vers le Nord et la ville la plus attirante était Harlem. Je l'ai choisie pour vivre la suite de ce périple noir. Et après cela, Paris...», dit-il en saluant la cité de ses futurs et éternels retours.

Le dernier livre d'Eddy L. Harris, *Jupiter et moi*, est aussi un chemin, vers la reconnaissance d'un père aujourd'hui disparu, qui sut transmettre, malgré sa dureté, l'envie d'être soi. «Je suis un écrivain qui voyage, pas un voyageur qui écrit. Je n'ai pas besoin de voyager pour écrire, sauf à dire que la vie est un voyage, mieux je la décris, mieux je la vis. L'essentiel pour moi est d'être conscient, de tout faire avec réflexion.»

Biographies, romans, livres pour enfants... Eddy L. Harris n'évince pour l'avenir aucun genre, refuse tout ghetto littéraire. Il travaille aujourd'hui à un policier dont rien ne dit que les protagonistes sont noirs. Ecrivain épanoui «bien dans sa peau», voyageur apaisé, entre exil et résidence, il compte prochainement marcher dans les pas des clandestins africains. Pour témoigner de leur courage, d'un courage que l'on tait toujours.

Astrid Deroost

* Le livre a été retiré de la vente en 2002 en raison d'un conflit opposant la maison d'édition et la traductrice, et réédité en 2007 chez Liana Lévi.

«PAYS D'HISTOIRE» DE GESTE ÉDITIONS

Le Peuple des couvents de Gwénaël Murphy, qui raconte la vie des communautés de femmes aux XVIIe et XVIIIe siècles dans le Poitou, est couronné par le prix de l'édition Poitou-Charentes 2007. Au-delà de cet ouvrage remarquable, c'est la collection «Pays d'histoire» de Geste éditions qui est récompensée. Elle est dirigée depuis dix ans par Jacques Péret, professeur à l'Université de Poitiers : «Nous avons publié 15 titres dans le même esprit de vulgarisation de la recherche universitaire à destination d'un public élargi. La collection cerne des groupes sociaux ou culturels, et des "pays" bien identifiés. Elle contribue à la connaissance d'une société ou d'un territoire sans tomber dans le localisme.» Du Poitou, la collection s'est ouverte à l'Atlantique et bientôt au Limousin. La plupart des ouvrages et des auteurs ont été présentés dans _L'Actualité_.

Dernier titre paru : _Les Instituteurs des Deux-Sèvres du début du XXe siècle_ par Claudine Béguier-Parrot.

www.gesteditions.com

Actu79.pmd 12 11/01/2008, 14:54

Terminus !

«Quand il neige à la sainte Odile, le verglas suit !», ce dicton d'une sagesse toute météorologique, est affiché derrière le comptoir d'un bar qui offre un refuge contre le froid très vif et le réconfort d'un café brûlant. Il prouve son excellence – et sa quasi-pertinence, sachant que la Bienheureuse était née aveugle en son siècle médiéval reculé – ce vendredi de la mi-décembre qui suit la fête de la sainte. S'il n'a pas neigé, le givre qui recouvre les routes, à défaut de verglas, a démontré son efficacité : deux voitures ont quitté les routes blanchies pour musarder dans les bas-côtés, au repos sur le toit. Premier terminus.

En me garant au centre de Thouars, après avoir erré dans un parking – celui dédié à Jeanne d'Arc, autre sainte de grande renommée, justement proche d'une église – , un homme s'affaire autour du coffre de sa voiture à côté de la place que j'ai investie. Il bricole quelque chose de confus, quelque ennui qui ne doit pas présenter de caractère d'urgence puisqu'il est venu en voisin, ayant conservé aux pieds une paire de pantoufles à carreaux. En homme avisé, il sait la prudence de se chausser façon maison pour éviter les stations aussi inconfortables qu'infortunées sur le toit…

La rue Saint-Médard, où nous avons rendez-vous, est piétonne et commerçante. Rue piétonne mais étrange, les commerces y sont de plus en plus fantomatiques puisque une vitrine sur deux affiche de grandes photos de Marc Deneyer, des vues de Thouars. Pour faire oublier, pour redonner des couleurs… Alors que nous la descendons, des chants de Noël et des airs lyriques viennent nous rappeler que les fêtes approchent : sainte Odile à la mi-décembre, Noël le 25 et jour de l'an le 31… Le fait est attesté et plus sûr que la neige du dicton ! Les propriétaires d'une probable ancienne boucherie/charcuterie ont aligné des pots de géraniums en fleurs (de plastique ?) dans un renfoncement de la façade au-dessus de la boutique. Pour faire plus gai, sans doute… Une autre, anciennement boutique de «lingerie fine», n'expose plus que des clichés du passé de la ville. Elle conserve un certain charme, moins immédiat peut-être.

Nous arrivons au bar Le Terminus. Un bar fermé au public. Nous sonnons. La sonnette est capricieuse, nous avertit Gersende Rouchon, et nous avons bien fait en toquant : nous serions restés à la rue. Le Terminus, à l'instar de la guinguette de la chanson de Damia a fermé ses volets depuis belle lurette… Vingt-trois ans pour être précis. Et certains n'arrivent toujours pas à s'y faire. Un vieux monsieur de plus de quatre-vingts ans, à bicyclette, passe souvent la tête pour se réjouir : «Ah ! Ça rouvre !» Une plaisanterie, mais aussi l'expression de vrais regrets : on trouvait au Terminus le demi le moins cher de tout Thouars ! Monsieur Bodin se souvient : les habitués se tenaient au bout du comptoir, côté rue ; effectivement, le carrelage y est plus usé qu'ailleurs, de même que le flanc du comptoir, patiné par les chaussures des consommateurs lorsque les conversations s'animaient…

Gersende est aussi fière de son prénom (d'origine provençale) que de son Terminus qu'elle a été la première à visiter. Elle a été conquise : «un vrai coup de foudre !», mais convient qu'on ne lui avait fait auparavant considérer «que des horreurs !» avant l'élu de son cœur. Elle s'est décidée, depuis deux ans, à jouer à la barmaid. Et Gersende vit à l'aise dans les trois niveaux de son bar, avec Lancelot, son fils, et Philippe Mouchard, son compagnon. Lorsqu'elle nous reçoit, elle est accompagnée de sa grand-mère, venue lui rendre visite, en toute proche voisine. Celle-ci se souvient qu'il y a encore trente ans la rue était très animée. «Maintenant, ça ferme de jour en jour.» Le salon de coiffure, le boucher et la blanchisserie vont bientôt cesser toute activité pour cause de départs en retraite… Aussi pour cause de grandes surfaces en périphérie, diagnostiquent sombrement les deux femmes.

Thouars se modernise…

Par **Pierre D'Ovidio** Photo **Claude Pauquet**

Pierre D'Ovidio a publié *Les Enfants de Van Gogh*, chez Phébus en 2007, et Claude Pauquet *Au bout des Certains*, au Temps qu'il fait en 2006.

Actu79.pmd 13 11/01/2008, 14:54

Chardonne retrouvé

Déjà réalisatrice d'un documentaire sur l'écrivain charentais dans la série télévisée «Un siècle d'écrivains», Marie-Dominique Montel, avec *Une jeunesse charentaise, les photos retrouvées de Jacques Chardonne*, ouvre une malle aux trésors. «Pour la préparation de mon film, j'étais partie à la recherche des albums de famille, car on disposait de très peu de documents sur Chardonne, en dehors de photos d'un vieux monsieur élégant. Et j'ai eu la chance de découvrir deux fonds iconographiques restés inédits. Jacques Bay, le fils de la seconde épouse de Chardonne, a retrouvé un album de photos de son enfance et de sa jeunesse, annotées de la main même de l'écrivain. C'est très émouvant, cette écriture un peu tremblée d'un homme de 80 ans qui évoque sa petite enfance.» Les notes, rédigées au début des années soixante, où Chardonne parle de lui à la troisième personne, étaient probablement destinées à une biographie. Quant aux photos, elles mettent en scène la famille de l'écrivain, ses amis, la maison de Barbezieux, et Chardonne lui-même, bébé de quelques mois en 1884 sur les genoux de sa nourrice, enfant espiègle à six ans ou jeune quadragénaire avec sa seconde épouse, rencontrée après la guerre de 14-18, «dans les circonstances les plus romanesques», précise-t-il.

La seconde série de documents provient d'une collection de plaques photographiques retrouvée par le petit-fils de Maurice Delamain, l'ami et l'associé de Chardonne, avec qui il dirigeait les éditions Stock. Maurice Delamain, passionné de photographie, avait un appareil de prises de vues stéréoscopiques, très en vogue au début du XXe siècle. Marie Dominique Montel a fait un choix d'une cinquantaine de plaques sur plus de 5 000, toutes prises entre 1909 et 1925. On y voit le Chardonne jeune homme, qui n'était encore que Jacques Boutelleau, avec sa première épouse et ses amis, Maurice Delamain et Paul Géraldy, l'auteur vedette de Stock, sur la plage de Pontaillac, jouant au tennis ou sur des skis dans les Alpes suisses.

Une jeunesse charentaise, quatre vingt seize photos qui témoignent de la naissance d'un écrivain. ***J. R.***

Ed. Le Croît vif, 112 p., 25 €

Grève des usines Bernard en 1901 à La Pallice. Les ouvriers réclament 0,40 F de l'heure.

Photos d'hier

Dans la profusion de livres de photos et cartes anciennes sur les villages et «pays», deux ouvrages publiés par Geste éditions se distinguent par la qualité et l'originalité des images choisies. Les textes bien documentés, écrits sans emphase ni chauvinisme, sont de Jean-Louis Mahé, bibliothécaire à La Rochelle. Grâce à 800 photos et cartes collectées par Claude Aubineau, *Se souvenir de la Charente-Maritime* (420 p., 39 €) évoque la vie quotidienne dans le département entre 1880 et 1930. Dans *La Rochelle années 1950* (240 p., 39 €), il s'agit d'une sélection de 300 photos réalisées par Jean Gaillard, alors pigiste de *Sud-Ouest* – il effectuera toute sa carrière de photographe dans ce journal, à La Rochelle. Jean Gaillard n'était pas envoyé sur les grands événements. Son témoignage n'en est que plus précieux. Il nous montre une ville en pleine mutation qui compte 20 000 habitants de plus entre 1946 et 1962. On y construit de nouveaux quartiers, on travaille beaucoup, parfois on a du mal «à joindre les deux bouts» mais on s'amuse aussi. On va même écouter une jeune première qui s'appelle Dalida…

EXPOSITIONS

Carré Amelot à La Rochelle : «Black Light boxes» de Sylvie Tubiana, du 17 janvier au 22 février.
Musée de Royan : «Lorsque les gens d'ici découvraient l'Amérique», jusqu'au 2 mars. «Les vitraux de Notre-Dame de Royan», du 17 mars au 1er juin.
Médiathèque de Poitiers : Philippe Peyraud, jusqu'au 16 février.
Le Local à Poitiers : «JMS Entreprise» de Dominique Deghetto, jusqu'au 8 février.
Ecole d'arts plastiques de Châtellerault : Peintures d'Antonio Segui (texte d'Alberto Manguel) et de Gérard Duchêne, jusqu'au 20 janvier.
Galerie Louise-Michel à Poitiers : Peintures d'Odile Druhen, du 26 février au 30 mars.
Ecole européenne supérieure de l'image à Poitiers : «Des grandes questions à la décharge» de Maurice Benayoun, jusqu'au 8 février.

Actu79.pmd 14 11/01/2008, 18:10

Le millas

«Il a des flans sur son toit.» Oui, mais il n'y a pas grand-chance qu'on l'entende, qu'on se représente l'homme riche. D'abord parce qu'on est peu à comprendre le néerlandais, ensuite parce qu'on n'est guère plus nombreux à connaître ce tableau de Bruegel l'Ancien intitulé *Les Proverbes flamands* où il illustre cette phrase en montrant de beaux flans dorés (j'en ai compté 23) répandus sur le toit. Ou plutôt roulant, comme autant de pièces d'or, de ce toit bien trop pentu pour ressembler aux nôtres, c'est pourquoi l'expression chez nous n'a pas cours. On ne la rencontre pas dans la conversation. Dans un texte, peut-être, mais elle n'évoque rien. Cela tombe pile. Ou face. Qu'importe. Que cela tombe ou pas. Que ce soient des flans, des galettes, et qu'au lieu de rouler cela pousse. Qu'importe ce que le geste du peintre arrête. Quel mouvement il fixe sur son tableau. «Les galettes poussent sur le toit.» Même traduit ainsi ce proverbe ne nous parle pas. Il faut vivre aux Pays-Bas et en 1559 pour connaître une telle abondance, pour se reconnaître dans ce coq en pâte.

Le *blé*, ici, on ne le trouve ni sur les toits, ni sous le sabot d'un cheval. Le Président a beau dire. Il a beau se dire *président du pouvoir d'achat*, il ne fera pas de miracles. Il en ferait, il ferait, comme le peintre dans son tableau, pousser les galettes sur le toit, on en resterait comme deux ronds de flan. Muet d'étonnement. Incapable d'écrire ce texte sur le *millas* que d'aucuns diront alimentaire. Qui me reprocheront d'abonder dans son sens, de *travailler plus pour gagner plus*. De faire allégeance.

Par **Denis Montebello** Photo **Marc Deneyer**

Je ne dirai donc rien de ce dessert charentais qui est d'abord du Sud-Ouest. D'un grand Sud-Ouest. D'une Aquitaine excédant ses limites actuelles, retrouvant ses antiques frontières puisque, faut-il le rappeler, Saintes fut avant Bordeaux capitale de la province. Et Poitiers, quand le royaume devint duché. Mais de ce gâteau je ne dirai rien. Il parlera pour moi. Avec ou sans accent. Avec des pruneaux, des pommes ou nature. Comme il parle à Chef-Boutonne où on le prépare, où on le consomme sous le nom de *saligalé*. Ou *garouillaud*, car on y met *dau garouil* : du maïs, et de la plus belle farine. De la plus fraîche. Et de la farine de froment. Du sucre en poudre. Du lait. Mais je ne dirai pas en quelle quantité. S'il faut ajouter un verre d'eau tiède. Combien d'œufs, de cuillerées à soupe de cognac. Le temps de cuisson, le thermostat.

Du *millas* je ne donnerai ni la recette, ni l'étymologie. Je ne dirai pas de ce flan de maïs qu'il était à l'origine de mil ou millet d'où son nom. Un nom, comme on dit d'une espèce, relique. Ce qui reste de la forêt, la seule trace visible de végétation, et seulement visible sur la carte. Le seul arbre. Le dernier témoin.

Ce nom n'est pas un nom propre. Une forme vide. Une coquille où on entend la mer. Longtemps après qu'elle s'est retirée. Où on veut l'entendre. Ce nom n'est pas un nom propre, pourtant on en a perdu le sens. On s'efforce de le remotiver. En ramenant l'inconnu au connu.

C'est ce qu'on fit avec cette plante d'origine américaine qui fut introduite en Europe au XVIe siècle. On l'appela «blé de Turquie». C'est ce qu'on fait avec ce *garouil*. On y voit, on veut y voir la preuve que les Arabes sont passés par là. La trace qu'ils ont laissée.

Les textes et photographies de cette chronique parus depuis 2004 sont réunis, avec des inédits, dans *Le diable, l'assaisonnement*, livre publié en février 2007 aux éditions Le temps qu'il fait (124 p., 17 €). Ce recueil fait suite à *Fouaces et autres viandes célestes*.

Actu79.pmd 15 11/01/2008, 14:52

Un continent d'images

En cinq chapitres au CNBDI, l'exposition «La bande dessinée argentine vue par José Muñoz» dévoile une production marquée par les temps heureux et tragiques d'un pays, tour à tour terre d'asile et d'exil.

Dans un décor coloré, discrètement musical, José Muñoz remonte aux sources de son imaginaire. «C'est un regard subjectif et non une présentation exhaustive de la bande dessinée argentine, il aurait fallu 3 000 m² et trois ans de travail, plaisante Giusti Zucatto, commissaire de l'exposition et éditeur (Vertige Graphic). Le parti pris est de montrer ce qui a influencé José Muñoz.» Chronologiquement, l'exposition illustre l'évolution d'une BD foisonnante, de qualité, et largement méconnue en Europe. Les années 1930-1950 proposent les dessins d'humour et héros populaires comme le célèbre Indien Patoruzu, créé par Quinterno et que lut Goscinny.

Dessins de Muñoz, Breccia et Copi. «La bande dessinée argentine vue par José Muñoz», au CNBDI, 121, route de Bordeaux, Angoulême.

Au cours des années 1950-1970, les revues fleurissent. A Buenos Aires, de prestigieux auteurs, porteños ou non, révolutionnent la notion d'aventure et créent des héros décalés.

José Muñoz est leur élève, leur disciple ou leur collaborateur. Ils s'appellent Solano Lopez, Eugenio Juan Zoppi, Alberto Ongaro, Hugo Pratt, Alberto Breccia, Héctor Oesterheld, «disparu» pendant la dictature argentine.

Le chapitre des années 1970-1980, évoque la période noire et meurtrière de la répression militaire et parle des artistes engagés qui ont dû s'exiler.

Enfin, après un regard sur les auteurs actuels et la nouvelle génération de Buenos Aires, le visiteur entre dans le graphisme expressionniste de José Muñoz.

«Un auteur d'une intégrité farouche qui a toujours refusé de céder aux sirènes du commercial», commente Giusti Zucatto. Une cinquantaine de planches originales révèlent une vision profondément altruiste, engagée et souvent sombre du monde.

Astrid Deroost

Objectif musée

A Angoulême, Gilles Ciment a pris en décembre les fonctions de directeur général de la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image[1] (CIBDI). Ce nouvel établissement public réunit depuis le 1er janvier 2008 le Centre national de la bande dessinée et de l'image (CNBDI) et la Maison des auteurs, précédemment associations.

La première mission tangible de la CIBDI sera l'installation, pour ouverture en janvier 2009, du nouveau musée de la bande dessinée dans les Chais, friches industrielles rénovées, situées sur l'autre rive de la Charente face au CNBDI. Outre le musée (exposition permanente, réserves, dépôt légal...), l'espace d'exposition temporaire, la librairie et le service culturel seront également implantés dans ce vaste espace de 4 000 m². La médiathèque-bédéthèque restera, elle, dans la bâtisse redessinée par Roland Castro et sera redéployée sur une surface plus importante.

Créateur en 1983 de la bibliothèque du cinéma François-Truffaut à Paris, Gilles Ciment a occupé des postes-clé au sein de la société de production et de diffusion MK2 et du groupe Paradis films, Océan Films Distribution.

Il exerce également des responsabilités pour le Centre national de la cinématographie, a enseigné et participé à plusieurs ouvrages sur les thèmes du cinéma d'animation et de la bande dessinée et collabore aux revues *9e Art*, *Les Cahiers de la Bande Dessinée*, *Positif*... Il est encore, avec Jean-Christophe Menu, fondateur de l'Oubapo (Ouvroir de bande dessinée potentielle) en 1992.

Jusqu'alors président de la Maison des auteurs d'Angoulême, lieu de résidence pour artistes exerçant dans le domaine de la narration graphique, Gilles Ciment a pour tâche de faire coexister le musée de la bande dessinée – ses missions d'acquisition, de conservation et de diffusion – et l'aide à la création contemporaine.

Son objectif : faire connaître et rayonner davantage en France et à l'étranger, le patrimoine exceptionnel réuni par le CNBDI, notamment via Internet et des productions audiovisuelles, ainsi que les auteurs, nombreux à vivre ou à séjourner dans la capitale charentaise. A. D.

1. Financée par le département de la Charente (39 %), l'Etat (26,5 %), la ville d'Angoulême (24,5 %) et la région Poitou-Charentes (10 %).

Actu79.pmd 16 11/01/2008, 18:07

ANGOULÊME 24-27 JANVIER 2008

35e Festival international de la bande dessinée

Affiche rouge tango... Le festival promet une 35e édition à l'image d'un art foisonnant : expositions originales, concerts de dessins, rencontres d'auteurs, spectacles illustrés en direct, impros théâtre-BD, espaces jeunesse...
Le festival, panorama mondial de la bande dessinée, renoue en outre avec l'exposition consacrée au grand prix de la ville d'Angoulême, José Muñoz.
Parmi les expositions, une place exceptionnelle est faite à la BD japonaise dans un Manga Building (espace Franquin) avec notamment des gros plans sur l'étonnant collectif féminin Clamp à la production pléthorique ou sur la série *Lady Snowblood*, qui inspira le film *Kill Bill* à Tarentino, ou encore des visioconférences Tôkyô-Angoulême pour dialoguer avec des auteurs de mangas, par exemple Jirô Taniguchi...
Le deuxième volet de l'exposition universelle, dont la destination finale est Shangai en 2010, entraînera le visiteur dans une spectaculaire scénographie science-fictionnelle (ateliers Magelis) sur le thème des villes du futur telles que les ont imaginées des dessinateurs de tous pays. La déjà longue histoire du festival est également prétexte à un hommage aux 38 maîtres consacrés à Angoulême grâce à une installation vidéo signée Benoît Peeters.
Ben Katchor, prix de l'Ecole européenne supérieure de l'image, se dévoile au CNBDI. Père du fantaisiste Julius Knipl, photographe d'immobilier new-yorkais, Katchor est considéré comme l'un des auteurs les plus innovants de la BD américaine. L'Italien Luciano Bottaro (1931-2006), créateur de Pépito, est présenté en une cinquantaine de planches originales, marquantes des différentes périodes de son œuvre. Autre Italien célébré cette année (Musée du Papier), Sergio Toppi. Le CNBDI propose également un expo-projection de *Persepolis* de Marjane Satrapi. Et en avant-première nationale, *Peur(s) du noir*, le film d'animation très attendu produit par Prima Linea, dessiné par les talentueux Mattotti, Blutch, Charles Burns, Marie Caillou... et dirigé par Etienne Robial.
Les jeunes festivaliers ont, entre autres, rendez-vous avec le monde de Lou, héroïne espiègle et très actuelle née de l'imaginaire de Julien Néel. Les Schtroumpfs (avec l'Unicef) débarquent aussi à Angoulême pour célébrer leurs 50 ans...
La Maison des auteurs d'Angoulême expose les travaux de ses résidents, pour une balade aux sources de la création. Elle est aussi le siège des 24 heures de la bande dessinée.
www.bdangouleme.com

Affiche dessinée par Joseph Callioni.

LA BD DE CASE EN CLASSE

Pour les éditions Scérén-CRDP Poitou-Charentes, Didier Quella-Guyot, professeur de lettres et rédacteur en chef du site L@BD, dirige la collection «La BD de case en classe» où il publie *Réaliser une bande dessinée* (172 p., 29 €). Agnès Deyrieux, documentaliste et formatrice pour les professionnels du livre, publie *Découvrir le manga, avec L'Histoire des 3 Adolf et Gen d'Hiroshima* (142 p., 25 €).

PETITE HISTOIRE DES COLONIES FRANÇAISES

Voici le 2e tome de l'histoire coloniale revue par Grégory Jarry et Otto T. Sous-titré «L'Empire», ce volume qui couvre la période 1830-1914 raconte la colonisation de l'Algérie, du Maroc, de la Tunisie, de l'Afrique de l'Ouest, de l'Indochine et de la Nouvelle-Calédonie. Ed. FIblb, 128 p., 13 €

MOOMIN

Les éditions du Petit Lézard, fondées à Poitiers par Stéphane Duval, permettent le grand retour en France de Moomin, personnage attachant créé en 1954 par la Finlandaise Tove Jansson. *Moomin et les brigands* (144 p., 19 €), sélectionné par le FIBD, sera suivi en 2008 de deux autres aventures : *Moomin et la mer, Moomin et la comète.* Signalons pour le très jeune public : *Cache Cache* de Tomonori Taniguchi en version franco-japonaise.

Actu79.pmd 17 11/01/2008, 18:07

Grand prix 2007 de la ville d'Angoulême, José Antonio Muñoz préside le 35e Festival international de la bande dessinée

Entretien **Astrid Deroost**

L'appel du Sud
José Antonio Muñoz

José Antonio Muñoz, Argentin, est le créateur, avec le scénariste Carlos Sampayo, du privé Alack Sinner. Auteur exigeant, en prise avec les problématiques de la société contemporaine, ce maître du noir et blanc n'a de cesse de célébrer ses professeurs. Son nouvel ouvrage est un retour à la Buenos Aires «multi-identitaire», dont Carlos Gardel fut et reste une étoile centrale.

L'actualité. – Dès 12 ans, vous suivez deux formations artistiques, l'une plutôt classique et l'autre centrée sur la bande dessinée.

José Antonio Muñoz. – J'ai été impressionné entre 5 ans et 10 ans, d'abord par une BD de Disney, *Bucky Bug*, *El bichito Buki* (Buki, la petite bestiole), l'histoire extraordinaire d'un couple d'insectes qui recyclait les déchets des humains, très écologique. J'étais émerveillé de voir les théières, les cafetières, les chaussures converties en maison, les boîtes de sardines, en voitures. Tout cela a eu un impact sur mon imaginaire de petit gamin et après, ce qui été déterminant, c'est l'école d'Héctor Oesterheld, Alberto Breccia, Ugo Pratt, Francisco Solano Lòpez qui ont travaillé ensemble dans les magazines *Misterix*, *Hora Cero*, *Frontera*...

C'était le début des années 1950, l'apogée de la bande dessinée artisanale, artistique, industrielle, très populaire dans mon pays. Une très bonne période du point de vue des salaires, de la tranquillité, au moins à nos yeux d'enfants. L'Argentine était gouvernée par Peròn, militaire-politique ému par le peuple. C'était avant l'épidémie des dictatures... Comme divertissements, nous n'avions pas la télévision mais la radio, le tango et la BD... en argentin : la historieta, et j'ai voulu entrer immédiatement dans ce monde merveilleux. Au même moment ma famille m'a inscrit à l'atelier de peinture et de sculpture d'un artiste argentin d'origine italienne, Umberto Cerantonio, qui était fâché avec la bande dessinée alors j'ai milité clandestinement pour la BD. J'ai appris beaucoup de choses avec Cerantonio le mardi et, sans rien lui dire, j'apprenais à l'Ecole panaméricaine d'art le jeudi avec Alberto Breccia... J'ai découvert la schizophrénie des arts populaires et impopulaires ! Ensuite, j'ai fait mon parcours de dessinateur professionnel[1], dans mon pays et en Europe, jusqu'à trouver, avec Sampayo, une histoire solide (Alack Sinner) publiée par *Alterlinus* en Italie puis par *Charlie Mensuel*, en France. Après, tout a commencé à bien rouler pour nous.

Vous êtes le fruit du mélange argentin et vous restez très attaché au pays que vous avez quitté au début en 1971.

Je suis né Américain du Sud, mais Sampayo et moi, nous avons goûté beaucoup de produits culturels des Etats-Unis : BD, cinéma, littérature... et c'est une part de notre imaginaire. Certaines familles de la BD nord-américaine nous sont très chères. Alors après des années pendant lesquelles, Sampayo et moi, avons – avec un profond plaisir – suivi Alack Sinner dans New York, dans des récits noirs, des affaires de corruption politique et criminelles, un peu à la Chandler, à la Hammet... Le Sud de l'Amérique nous a appelés. Actuellement, je me promène sur les trottoirs de notre Buenos Aires... avec Carlos Gardel.

Ce destin d'homme et d'artiste, vous le partagez avec le scénariste Carlos Sampayo depuis toujours.

On s'est connus en Europe. L'Argentine tombait dans la catastrophe meurtrière des années 1970... de voyageurs, on est devenus exilés. Notre travail est le fruit

1. Il débute à 15 ans comme assistant de Solano Lòpez, dessinateur de El Eternauta, et rencontre son scénariste Oesterheld, pour lequel il dessinera des épisodes de Ernie Pike, illustrée par ailleurs par Pratt. Ses premiers polars et récits d'aventures paraissent au début des années 1960. Il collabore aussi avec l'agence anglaise Almagamated.

Actu79.pmd 18 11/01/2008, 14:42

de notre amitié et, depuis des années et des années, nous avons trouvé le moyen de la renforcer avec Alack Sinner, Sophie, le Bar à Joe... et maintenant Gardel.

Vous êtes un auteur engagé, vos personnages portent en eux la part sombre du monde, réalisme ou pessimisme ?

Dans ce mot engagé, il y a le mot lucide. On contemple le scénario de la réalité et on essaie de le représenter dans son entier. Nous faisons des observations politiques critiques : la part sombre est hypnotique et, par chance, il y a aussi la beauté, l'amitié, les relations aux autres, le phénomène touchant, émouvant, d'être vivant. Le scénario de l'espèce humaine n'a pas été très bien écrit... Je considère, profitant de mon métier, que les dessins lui sont dix mille fois supérieurs. Notre engagement est fortement dû à l'histoire récente de l'Argentine, à la destruction du tissu social de notre société... Nous avons eu, Sampayo et moi, des contacts avec la pensée socialiste qui est un très bon scénario. On attend la suite ! Aussi, malgré les défauts évidents de la narration de la société, je prends comme un conseil ce que Jorge Luis Borges disait d'un autre écrivain, Guillermo Enrique Hudson : «Il tentait d'être pessimiste mais la joie arrivait toujours à l'interrompre.»

Vous jouez de l'expressivité de votre noir et blanc jusqu'à l'abstraction.

Le figurativisme abstrait... Si on fait abstraction, chez Breccia ou Pratt, des taches figuratives : des feuilles dans un arbre, un coup de pinceau qui donne l'ombre d'une maison, on voit d'extraordinaires taches abstraites qui ont une fonction figurative. C'est une question de proportions.

J'ai repris le noir et blanc, présent dans tous les journaux populaires de l'époque, aussi pour des raisons économiques, comme solution plastique : toute la lumière d'un côté et toute l'ombre de l'autre. J'ai appris avec mes maîtres, Breccia et Pratt, à éliminer les gris, à jouer avec l'ombre et la lumière, d'un geste nerveux de la main. Pour Breccia, on peut parler d'un expressionnisme nocturne. Pour Pratt, d'un expressionnisme plus doux, plus diurne mais il y a la même vigueur impressionnante dans la définition de l'encrage... Alors, je tente d'honorer ce qu'ils m'ont appris parce que je garde un souvenir ébloui de ma première impression face à leur travail. Je suis un produit de cet émerveillement, j'ai trouvé mon chemin – un peu binaire – grâce à eux : le parcours Nord-Sud de l'Amérique, noir et blanc, ombre et lumière...

Et Carlos Gardel ?

Gardel est un sujet magnifique, pour parler de lui d'abord, de l'Argentine, de la naissance du tango, de la jeunesse de mes parents, de l'âge mûr de mes grands-parents, de tout ce brassage argentin avec les apports de rythme africain, la contribution italienne, française, polonaise... Tous ces émigrés ont dansé ensemble dans les conventillos[2] et ont produit cette chose extraordinaire qui est la musique de ma ville, Buenos Aires. Et Gardel, un des premiers chanteurs narratifs de tango, très talentueux, est un mythe fondateur de l'hétérogénéité multi-identitaire argentine. Alors, à cette histoire collective, à cette construction de sens social, nous ajoutons, Sampayo et moi, une manifestation du respect et de l'amour que nous portons à Gardel avec un récit dans lequel on s'interroge sur la fameuse identité argentine.

J'ai eu envie d'entrer de façon intense dans le mythe constitutif de ma ville, en échappant un peu à la dictature du présent. Même si dans la narration sentimentale d'un peuple, il n'y a pas d'hier, ni d'aujourd'hui, ni de demain mais un état de présent éternel.

J'ai aussi ressenti un plaisir sensuel à dessiner la naissance du tango. Nous avons lu un tas d'ouvrages, regardé beaucoup d'images : photos, dessins, peintures de l'époque... Tout cela m'a inspiré, je suis rentré de façon artisanale et artistique dans un passé que je n'ai pas vécu mais dont je veux me souvenir... ■

2. Immeubles bourgeois abandonnés, devenus maisons collectives pour immigrants de toutes origines..

Planche extraite de l'album *Carlos Gardel. La voix de l'Argentine*, publié chez Futuropolis.

Actu79.pmd 19 11/01/2008, 14:42

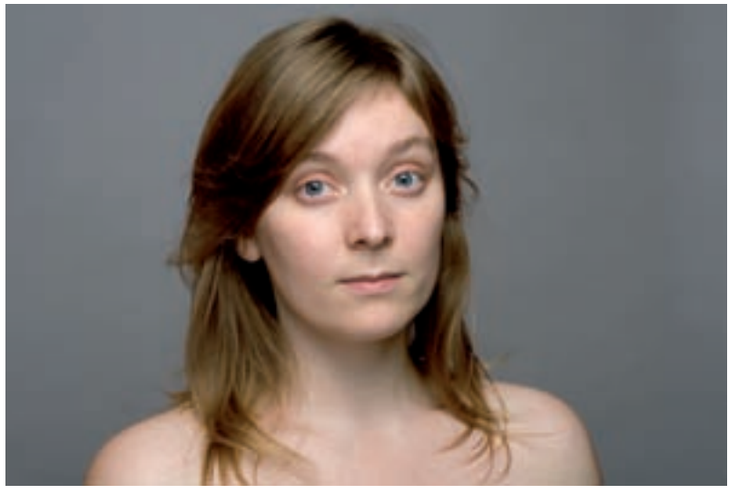
Illustrations jeunesse, bande dessinée, cartoon dans *Voici*... Natacha Sicaud, artiste en résidence à Angoulême, prête son dessin à toutes les découvertes

Par **Astrid Deroost** Photo **Claude Pauquet**

Les choix de Natacha Sicaud

« *On peut charmer avec un joli dessin mais ça n'est pas suffisant. J'ai le sentiment que s'adresser aux enfants, c'est essayer de se comprendre, faire pour eux, et pour soi, un travail de clarté notamment pour transmettre une idée difficile.»* Natacha Sicaud, 30 ans, tient en juste estime les petits lecteurs. Rien ne sert, dit-elle, d'enrober le monde d'un trait sucré puisque le désenchantement guette. Mieux vaut instruire la prime jeunesse de la vraie vie, avec subtilité et poésie graphique.

Natacha Sicaud, illustratrice et/ou auteur complet d'une douzaine d'ouvrages pour enfants (Rouergue, Nathan, Hatier, Flammarion, Glénat), a déjà travaillé sur les thèmes de la différence, de la maladie d'un parent... Elle illustre en ce moment un texte-cri de Christine Verchambre intitulé *Qu'est-ce que je vais faire à manger ?* Lasse de son rôle de mère cuisinière, l'héroïne rêve d'un ailleurs aérien libéré de toute contingence alimentaire. L'interprétation de Natacha Sicaud, qui mêle collage et peinture, se veut à la fois explicative et dédramatisée. Comme les enfants de l'histoire, les lecteurs verront une femme que la seule fonction maternelle ne comble plus. Mais ils seront associés à l'envol salvateur.



La question du choix de vie intéresse, sans nul doute, l'auteur qui a très tôt tracé son destin. Quand petite fille de Jonzac, sage et solitaire, elle dessinait déjà. Encouragée par ses parents et ses maîtres d'école. *«J'ai décidé de mon parcours à 14 ans : arts appliqués car je sentais qu'il me manquait des clés, bac, option BD à Angoulême (Ecole européenne supérieure de l'image)*, confie-t-elle. *Bizarrement je lisais peu de bande dessinée mais c'était le moyen de faire du dessin, ma vie.»* Elle se rappelle néanmoins le plaisir de rares livres ou albums, relus sans cesse, des mangas – *«médium plein de diversité»* – et de leur version animée.

Etudes faisant, elle découvre Bilal, puis apprécie De Crécy et plus encore Blutch, dont le regard sur les choses la fascine. Ses lectures BD sont désormais multiples, choisies *«toujours en fonction de l'auteur»*. A Angoulême, Natacha Sicaud épanouit son dessin puis prolonge sa formation : illustration dans une école d'art à Hambourg, Arts décoratifs à Strasbourg... «*J'étais très jeune. Je n'avais pas très envie de me lancer dans la bande dessinée. Je ne me sentais pas prête pour le récit.»* Pourtant, si le récit n'est pas, pour elle, aussi *«inné»* que le dessin, elle voit dans le 9e art le moyen de conter des histoires qui lui ressemblent.

L'artiste planche aujourd'hui sur un scénario de Dominique Hérody. L'histoire dévoile des personnages mystérieusement rassemblés sur une île.

Ainsi de l'illustration à la bande dessinée, en passant par les carnets de croquis, le critérium de Natacha Sicaud glisse sans exclusive. Crayonné puis peinture, ou couleurs sur ordinateur pour la bande dessinée : sa technique est aussi libre. *«Je choisis mais j'accepte beaucoup de choses parce que je suis curieuse»*, dit-elle en souriant de cette Eva, Parisienne farfelue, qu'elle dessine et fait vivre dans les colonnes de *Voici*. Un exercice de style en guise d'autre découverte. ■

Actu79.pmd 20 11/01/2008, 14:41

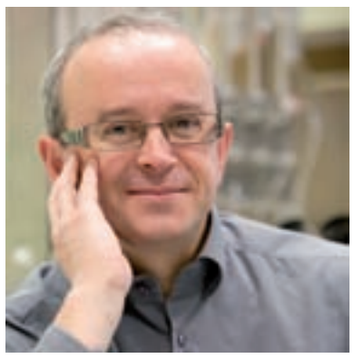
Actu79.pmd 21 11/01/2008, 14:42

Mucoviscidose *une molécule porteuse d'espoir*

L'utilisation d'une technologie de pointe a permis à des scientifiques de l'Université de Poitiers de découvrir une molécule qui pourrait être efficace dans le traitement de la mucoviscidose, ouvrant la voie à une stratégie thérapeutique s'attaquant directement aux racines de la maladie. Un essai clinique chez 25 patients est en cours

Par **Laetitia Rouleau** Photo **Sébastien Laval**

La mucoviscidose est une maladie génétique rare. En France, on compte 5 000 à 6 000 personnes des deux sexes malades (en moyenne une naissance vivante sur 2 500 à 3 500) et on estime qu'une personne sur 20 est porteuse saine d'une anomalie du gène déficient (CFTR). La mucoviscidose est dépistée dès la naissance de façon systématique par un prélèvement sanguin au niveau du talon. Le diagnostic prénatal n'est par contre proposé qu'en cas d'antécédents familiaux.



Frédéric Becq est professeur à l'Université de Poitiers et directeur de l'unité CNRS IPBC (Institut de physiologie et de biologie cellulaire). Il effectue des recherches sur la mucoviscidose depuis 1993 et encadre aujourd'hui une équipe de 10 personnes, toutes travaillant sur le thème de cette maladie rare.

Le défaut d'expression de la protéine codée par ce gène se traduit par une cascade d'événements conduisant à une synthèse déficiente du mucus qui tapisse les épithéliums (tissus fondamentaux séparant l'organisme de l'extérieur – peau – ou tapissant les organes creux – muqueuses). Les deux principales cibles de la mucoviscidose sont les poumons et le pancréas exocrine (qui synthétise des enzymes digestives). Chez le très jeune enfant, l'atteinte est d'abord intestinale. Puis divers organes sont touchés. Au niveau des poumons, le mucus, trop épais, entraîne des obstructions bronchiques. Des pathogènes opportunistes, tels *Pseudomonas aeruginas,* colonisent alors facilement les voies aériennes et sont responsables d'infections récurrentes, inflammation et destruction du tissu épithélial. Dans 95 % des cas, il existe une stérilité masculine.

Les traitements actuels sont symptomatiques : kinésithérapie respiratoire adaptée quotidienne, médicaments anti-infectieux et anti-inflammatoires, compléments enzymatiques digestifs. L'espérance de vie d'un enfant qui naît aujourd'hui est d'environ 42 ans. Mais à l'heure actuelle, les personnes atteintes décèdent en moyenne vers l'âge de 24 ans. En dernier recours, une greffe de poumons peut être proposée ; elle reste cependant soumise au manque de donneurs. Et aucun traitement médicamenteux curatif n'existe aujourd'hui.

La première cause de décès est respiratoire, la seconde est hépatique (cirrhose du foie).

L'Actualité. – En quoi la protéine CFTR mutée est-elle responsable de la mucoviscidose ?

Frédéric Becq. – Chez un individu sain, la protéine CFTR joue un rôle fondamental au sein des épithéliums. Ces derniers, présents entre autres dans les systèmes respiratoires et digestifs, sont formés d'une couche de cellules recouvertes d'un mucus protecteur. CFTR est une molécule qui permet des échanges d'eau au travers de l'épithélium, favorisant ainsi la circulation et l'élimination du mucus. Plus de 1 500 mutations défectueuses du gène codant sont connues. Parmi

Actu79.pmd 22 11/01/2008, 14:41

celles-ci, F508del représente plus de 70 % des cas de mucoviscidose. Cette mutation entraîne la rétention de la protéine CFTR dans un compartiment interne de la cellule, le reticulum endoplasmique (alors qu'elle doit être adressée à la membrane cellulaire) où elle ne peut pas remplir son rôle de transporteur d'eau. Le mucus devient alors visqueux et n'est pas éliminé.

Quelles stratégies de recherches sont envisagées aujourd'hui et pour quelles thérapies futures ?

La mutation F508del est la plus étudiée. Les orientations sont multiples : en direction de la protéine elle-même, de canaux ioniques analogues, des mécanismes d'adressage des protéines, des gènes dits modificateurs et d'une meilleure compréhension des phénomènes inflammatoires pulmonaires. A côté de la recherche visant à traiter les symptômes de la maladie, deux grandes voies de thérapie sont explorées : la thérapie génique, qui vise le remplacement du gène défectueux, et la thérapie protéique, qui vise la protéine mutée elle-même. Dans notre laboratoire, c'est cette dernière approche qui est envisagée. En 2002, nous avons mis en place de nouveaux outils avec l'installation d'une plate-forme unique en France, robotisée et dédiée à la recherche de molécules par une méthode de criblage fonctionnel à haut débit. Lors d'une campagne de criblage, nous avons découvert les capacités du Miglustat, un médicament déjà utilisé dans une autre pathologie. Cette petite molécule inhibe l'interaction entre la protéine CFTR déficiente et la calnexine, une protéine du réticulum endoplasmique. Cela permet à CFTR d'atteindre sa destination normale : la membrane plasmique. Elle peut alors y assurer sa fonction de transporteur ionique. Ces outils de criblage nous permettent de trier des milliers de molécules, déjà connues ou non. En complément, nous développons des techniques d'analyse, relevant de l'électrophysiologie cellulaire et moléculaire. Enfin, nous disposons au laboratoire de modèles d'étude de cellules respiratoires humaines en culture et d'un modèle murin pour l'évaluation des molécules thérapeutiques.

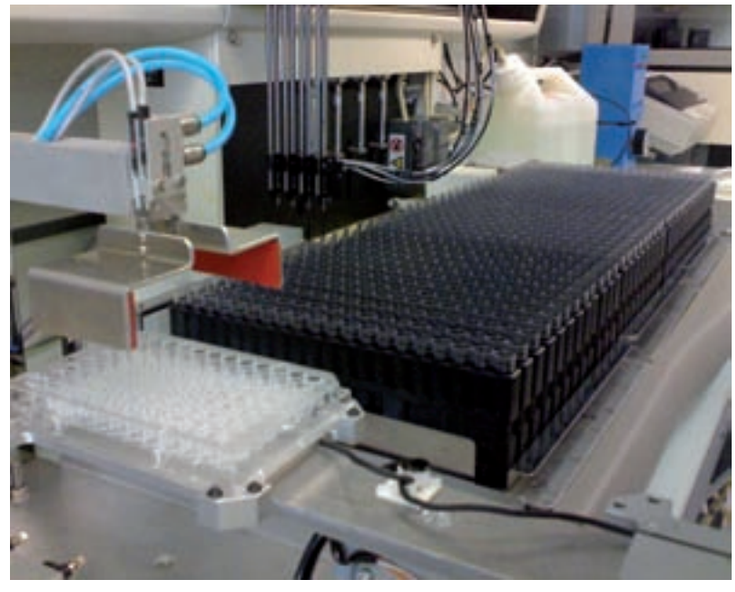
Après cette découverte, quelle est donc la prochaine étape ?

Le laboratoire Actelion Phamaceuticals, spécialiste des maladies rares (qui commercialise le Miglustat), met en place actuellement en Espagne un essai clinique de phase 2a. Celui-ci se déroule chez un petit nombre de patients (25), atteints de mucoviscidose et porteurs de la mutation F508del. L'objectif est de tester la capacité du Miglustat à restaurer l'activité de la protéine CFTR en évaluant les bénéfices apportés aux patients d'un point de vue respiratoire. En cas de succès, un essai de phase 3 (sur un grand nombre de malades) sera envisagé.

Au sein de notre laboratoire, le projet se poursuit par une meilleure compréhension du mécanisme d'action du Miglustat et par l'identification de molécules actives sur les différentes mutations de CFTR. Nous souhaitons aussi nous orienter vers l'étude d'autres maladies rares et tenter d'y apporter des solutions thérapeutiques.

Dans ce domaine de recherche qui touche directement à la santé, la synergie entre chercheurs, laboratoires pharmaceutiques, médecins et patients est primordiale. Comment y participez-vous ?

La relation médecins-chercheurs à Poitiers, certes nécessaire, doit cependant être renforcée, d'autant plus que notre Université est petite. L'hôpital dans son ensemble doit faire des choix pour le futur, s'impliquer plus au sein de nos laboratoires de recherche, non seulement en permettant aux médecins de participer aux développements des projets, mais surtout en leur donnant la possibilité d'y consacrer du temps. En tant que directeur de l'unité CNRS IPBC, j'agirai en ce sens. ■



La plate-forme de criblage montrant le robot qui assure les mesures sur cellules de l'efficacité des molécules criblées.

Les travaux de Frédéric Becq ont bénéficié de l'aide des associations Vaincre la mucoviscidose (500 000 euros sur les 6 dernières années) et MucoVie66. La région Poitou-Charentes, la cellule de valorisation CNRS – Université de Poitiers – Ensma, les réseaux européens de financement CFPRONET et EUROCARECF sont aussi financeurs de ces études (allocations de thèse, achat de matériel). Le laboratoire a collaboré avec le département de biochimie de l'Université Erasmus de Rotterdam (Pays-Bas) et l'Université de Vérone (Italie).

Actu79.pmd 23 11/01/2008, 14:40

Sur le campus de Poitiers, Philippe Michonneau, patron de Géniflore, cultive en serre des roses biologiques destinées à la décoration des gâteaux

Par **Sarah Caillaud** Photo **Sébastien Laval**

L'art de faire des roses pour la pâtisserie

Après plusieurs années de recherches, Philippe Michonneau, gérant de Géniflore, société spécialisée dans la physiologie végétale, s'est lancé depuis un peu plus d'un an dans l'aventure de l'entreprise : produire des fleurs de rosiers pour l'industrie agroalimentaire. Il s'est associé à Florinnov, entreprise charentaise spécialisée dans les décors de gâteaux. Géniflore cultive les roses biologiques et Florinnov les cristallise avec du sucre. Le produit final, des fleurs en sucre destinées aux pâtisseries, est ensuite exporté dans près de 22 pays, des Etats-Unis au Japon en passant par la Belgique ou l'Allemagne. *«Faire uniquement de la recherche ne permettait pas de faire vivre l'entreprise Géniflore. De plus, faire des roses pour l'industrie agroalimentaire nous permet d'appliquer nos résultats de recherche»*, souligne Philippe Michonneau. Les recherches ainsi menées à Géniflore visent à réduire l'utilisation des produits phytosanitaires dans les entreprises horticoles. Dans sa serre située au cœur de la faculté des sciences de Poitiers, il a mis au point un procédé innovant de lutte biologique.

Chercheur, gérant d'entreprise et président du Biopôle de Poitiers, Philippe Michonneau a donc plusieurs casquettes. Drôle de parcours pour ce docteur en physiologie et biochimie végétale de 33 ans qui, adolescent, envisageait de faire un métier artisanal. Comment en est-il arrivé là ? Une suite de hasards… Il voulait être boulanger, mais ses allergies aux farines l'obligent à revoir ses plans. Il choisit donc la carrière d'agent de laboratoire. *«Je voulais suivre un cursus court et m'engager dans la vie active rapidement»,* se souvient Philippe Michonneau. Il entreprend donc un brevet de technicien agricole Agent de laboratoire en 1991, puis un BTS Analyse biologique et biotechnologique. Il aurait pu s'arrêter là. Mais ses résultats excellents chamboulent ses plans. Ses enseignants le poussent à continuer. Il entreprend donc une licence de biologie cellulaire à l'Université de Poitiers, puis s'ensuit une maîtrise, un DEA et enfin une thèse en biologie végétale soutenue en 2002 intitulée *Mécanisme de la réponse adaptative du rosier miniature au stress abiotique. Aspects fondamentaux et ap-*

Philippe Michonneau a reçu en 2007 le trophée de la performance globale décerné par le Centre des jeunes dirigeants d'entreprises (CJD) de Poitiers.

Actu79.pmd 24 11/01/2008, 18:12

pliqués. C'est ici que débute son histoire avec les roses. Engagé par Métaflore, le leader français dans la production de rosiers miniatures, il dirige les programmes de recherche et développement de la filiale, Métaflore Recherche. En février 2005, Philippe Michonneau rachète Métaflore Recherche qui devient Géniflore. Encore une fois, le hasard fait bien les choses. Il découvre lors d'une formation à l'incubateur régional l'entreprise Florinnov, spécialisée dans la production de fleurs cristallisées pour les pâtisseries. Géniflore et Florinnov décident de travailler ensemble. En 2006, 400 000 roses ont ainsi été produites dans la serre de Géniflore pour décorer les pâtisseries. Une fois récoltées, les roses sont placées quelques jours en chambre froide. Puis, les précieuses fleurs sont pulvérisées de gomme arabique pour figer leurs pétales et pour éviter qu'ils se déforment. Enfin, pour évaporer l'eau des pétales, les roses sont placées quatre heures dans un sécheur à 75 degrés, avant d'être expédiées pour être cristallisées.

L'affaire semble prospérer puisque le chiffre d'affaire de Géniflore est passé de 60 000 € en 2005 à 200 000 € en 2007 et le chercheur envisage même d'étendre sa serre. De plus, de 4 salariés l'entreprise Géniflore devrait passer à 6 ou 7 personnes l'an prochain. Outre des tests menés pour des entreprises horticoles ou phytosanitaires, Philippe Michonneau développe actuellement un nouveau projet : la culture d'orchidées in vitro. ■

La génétique : une pléiade de métiers

Faire des études en génétique ne conduit pas systématiquement à travailler sur des OGM. Il y a quantité d'autres métiers : médecins, éleveurs-sélectionneurs, agronomes ou encore chercheurs en biologie végétale…

Des animaux et des hommes mais aussi des végétaux : le génie génétique trouve des applications dans de nombreux domaines. Le 24 octobre 2007, la table ronde organisée par l'école de l'ADN en Poitou-Charentes et l'espace des métiers de l'Espace Mendès France était l'occasion de découvrir un panel de métiers. Parmi les intervenants : Brigitte Gilbert-Dussardier, chef du service de génétique médicale du CHU de Poitiers. Elle reçoit chaque jour des personnes pour étudier leur hérédité biologique. De l'étude du patrimoine génétique des patients au diagnostic en passant par la prise en charge thérapeutique, la consultation en génétique s'accompagne également d'un soutien psychologique. Dans son service, des couples viennent avant la conception d'un enfant ou lors de la grossesse car ils sont susceptibles de transmettre un gène muté responsable de maladies incurables (mucoviscidose ou hémophilie par exemple). Le généticien est alors chargé d'établir un diagnostic prénatal. On retrouve aussi dans le cabinet de Brigitte Gilbert-Dussardier des patients capables de manifester ultérieurement une affection. En effet, certaines maladies génétiques apparaissent à l'âge adulte comme la Chorée de Huntington, une affection dégénérative du système nerveux.

Mais l'homme n'est pas l'unique objet d'étude de la génétique. Agronomes et éleveurs de l'Inra tentent également de comprendre les mécanismes de transmission des caractères héréditaires. Séverine Deretz est directrice de l'unité Génétique et expérimentation en productions animales de l'Inra Poitou-Charentes, basée au Magneraud (Charente-Maritime). Cette unité expérimente par exemple des techniques de transplantation rénale sur le porc, dans le but d'améliorer les méthodes de greffe humaine. La génomique constitue aussi un outil indispensable pour les éleveurs-sélectionneurs. A l'Inra, des experts en génétique porcine sélectionnent les espèces les plus prolifiques et capables de donner les meilleures viandes. Autre espèce concernée par des améliorations génétiques : le lapin. Là encore, il s'agit de rechercher des régions chromosomiques associées à des caractères d'intérêt. Au Magneraud, les chercheurs de l'Inra mettent l'accent sur la fourrure. «La viande de lapin se vend de moins en moins, remarque Séverine Deretz, nous essayons donc de valoriser son pelage.» Densité et couleur de la fourrure sont les propriétés privilégiées. Après divers croisements, sélections et perfectionnements, les chercheurs de l'Inra ont ainsi créé l'Orylag (dont la viande est connue sous le nom de Rex du Poitou). L'intérêt ? Obtenir un animal exploitable à la fois pour sa viande et pour sa fourrure de luxe. Ainsi, les métiers de la génétique sont divers et variés. Si leurs objets d'études et leurs méthodes diffèrent, ces spécialistes ont tous un point commun : ils ont fait de l'ADN leur métier, ce sont les métiers du vivant.

J.-L. T.

Sarah Caillaud

Actu79.pmd 25 11/01/2008, 18:12

OGM Des outils pour la recherche

A l'Espace Mendès France, les 5 et 6 décembre 2007, les Rencontres du vivant étaient consacrées aux organismes génétiquement modifiés. Ce dossier reprend quelques-uns des thèmes traités lors de ces journées

Par **Sarah Caillaud** Photo **Sébastien Laval**

En 1983, deux chercheurs américains mettent au point la première plante transgénique, un tabac résistant à un antibiotique. En 2007, environ 102 millions d'hectares d'OGM sont cultivés dans le monde dont 22 000 hectares en France. Lorsque l'on parle d'OGM, on a tendance à les réduire à ces champs de maïs, soja, coton ou colza. Or, dans la famille des OGM, il y a bien entendu les plantes, mais aussi les animaux ou les bactéries transgéniques. En effet, l'utilisation des organismes transgéniques n'est pas uniquement l'affaire du monde agricole et de l'industrie agroalimentaire. De la recherche scientifique à l'industrie en passant par la médecine, les biotechnologies offrent de nombreux champs d'application. Dans le domaine médical notamment, les OGM ont un intérêt thérapeutique. Depuis la fin des années 1970, des bactéries puis des levures transgéniques ont permis par exemple de produire de l'insuline, le médicament à destination des diabétiques.

Au sens de la réglementation européenne, on entend par organisme génétiquement modifié (OGM) *«un organisme, à l'exception des êtres humains, dont le matériel génétique a été modifié d'une manière qui ne s'effectue pas naturellement par multiplication et/ou par recombinaison naturelle».* Les techniques du génie génétique permettent ainsi de prélever un ou plusieurs gènes sur un organisme (micro-organisme, animal, plante, etc.) et de les insérer dans le patrimoine génétique d'un autre être vivant pour lui conférer une propriété qu'il ne possède pas naturellement. Cette technique plus connue sous le nom de transgénèse a vu le jour dans les années 1970.

Ci-contre, vitro-plants de vigne du laboratoire Transport des assimilats.

Les Rencontres du vivant sont organisées par le pôle histoire des sciences de l'Espace Mendès France et l'école de l'ADN en Poitou-Charentes en partenariat avec l'Inra Poitou-Charentes, Terre des sciences (CCSTI d'Angers), en collaboration avec le CNRS et l'Université de Poitiers.

Aujourd'hui, la controverse porte essentiellement sur les plantes génétiquement modifiées cultivées en plein air. Les caractères recherchés pour ces plantes transgéniques sont par exemple la résistance à un insecte, la pyrale. Certains maïs transformés sont alors capables de produire leur propre insecticide. Pour les industriels et certains agriculteurs, l'intérêt de ces OGM est multiple : meilleur rendement, utilisation réduite des pesticides... Des avantages qui ne font pas l'unanimité et qui sont contredits dans des études scientifiques.

Pourquoi cette défiance à l'égard des OGM ? Tout d'abord, leur innocuité sur la santé humaine ainsi que sur l'environnement n'a, à ce jour, pas été prouvée. Autre question épineuse au cœur de l'actualité : la dissémination des OGM en plein champ (par les pollens, les graines ou les bactéries dans le sol) et par conséquent, le risque de contamination des filières biologiques et conventionnelles.

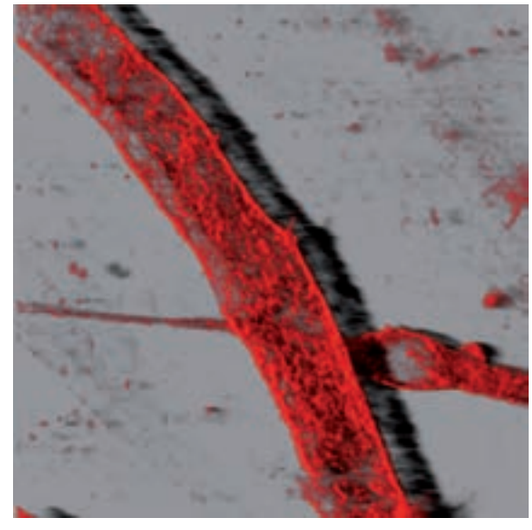
Le débat qui divise opposants et défenseurs des OGM commerciaux concerne surtout cette question de la coexistence des filières OGM et non-OGM. Pour l'heure, aucune réglementation ne définit des distances de sécurité entre ces deux types de culture. Sans mesure de sécurité pour protéger les cultures traditionnelles, la garantie 0 % OGM risque d'être de plus en plus délicate à atteindre. Du côté des anti-OGM, les attentes sont donc grandes à l'approche de l'adoption d'une loi sur les OGM. Celle-ci devra garantir à chacun la liberté de produire et de consommer sans OGM. Car les Français ne sont pas prêts à accepter l'idée de retrouver des OGM dans leurs assiettes sans le savoir. Un sondage du CSA réalisé en 2006 révélait que 66 % des Français étaient inquiets à l'idée de consommer des OGM. Dans un autre sondage d'octobre 2007, 80 % des personnes interrogées considéraient même que les développements des cultures d'OGM n'était pas une priorité. ■

Myopathie de Duchenne

Comprendre pour guérir

A l'Université de Poitiers, une équipe de l'unité mixte de recherche CNRS 6187 mène des travaux de recherche fondamentale et biomédicale sur le muscle et la myopathie de Duchenne. Leurs travaux sur les cellules musculaires pourraient déboucher sur des applications thérapeutiques

Par **Sarah Caillaud** Photo **Sébastien Laval**



Ci-dessus : marquage de la dystrophine réexprimée dans les cellules musculaires de souris MDX : le marquage fluorescent analysé en microscopie confocale permet de révéler le réseau formé par cette protéine.

Combattre la myopathie de Duchenne : c'est l'objectif ambitieux d'une équipe de recherche de l'Institut de physiologie et de biologie cellulaire de l'Université de Poitiers. Considérée comme l'une des plus graves maladies héréditaires touchant le système musculaire, cette maladie génétique touche aujourd'hui un garçon sur 3 500. Porté par le chromosome X, le gène muté responsable de cette dystrophie musculaire se transmet de mère en fils. La plus fréquente des myopathies se caractérise par une dégénérescence progressive et irréversible des muscles du patient. L'espérance de vie des malades dépasse rarement 30 ans. Aucun traitement curatif n'a pu à ce jour être mis au point, mais les promesses thérapeutiques sont grandes, notamment grâce aux recherches de cette équipe Physiologie et Physiopathologie musculaires dirigée par Christian Cognard, directeur de recherche au CNRS. Formée des chercheurs Bruno Constantin et Stéphane Sébille, et de doctorants, l'équipe est soutenue financièrement par l'Association française contre les myopathies (AFM), connue pour l'organisation du Téléthon. Le but de ces recherches est donc de comprendre les mécanismes en cause dans cette myopathie. Le gène muté impliqué dans cette maladie code[1] pour une protéine du cytosquelette de la fibre musculaire appelée dystrophine. Chez les malades, cette molécule est absente et cause la mort progressive des cellules musculaires. L'équipe poitevine a découvert que les cellules malades présentaient un problème de régulation de calcium. Ainsi, les travaux menés à l'UMR CNRS 6187 ont permis de démontrer le lien entre l'absence de dystrophine et les dérèglements calciques chez les malades. La dystrophine permet de réguler les entrées de calcium dans la cellule.

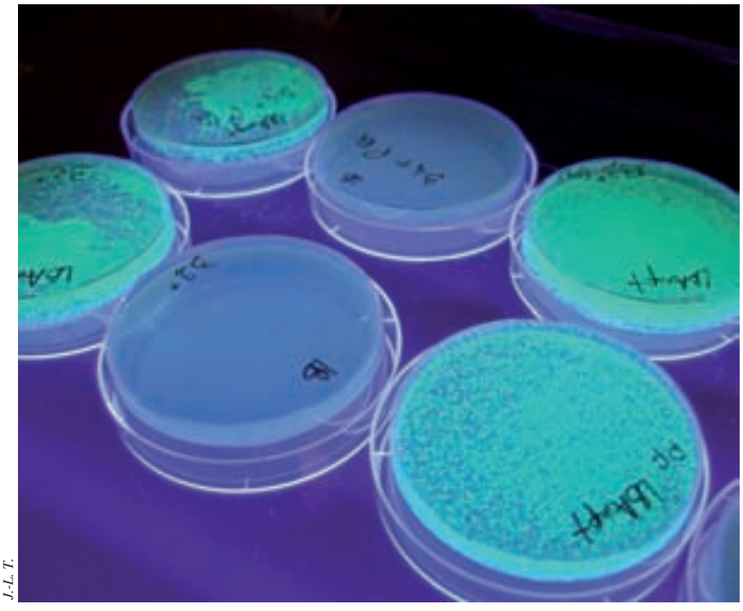
Tous ces travaux de recherches sont actuellement menés à partir de cellules génétiquement modifiées. Si aujourd'hui les OGM commerciaux font l'objet de controverses, dans le cas de la recherche fondamentale, les manipulations génétiques ne présentent aucun risque puisqu'elles ont lieu en milieux strictement confinés. Au contraire, les OGM sont à l'origine de nombreux progrès sur les maladies génétiques. *«Les*

1. Le gène contient l'information pour fabriquer une protéine.

Actu79.pmd 28 11/01/2008, 14:49

OGM sont des outils fondamentaux pour la recherche aujourd'hui. Il serait difficile pour nous de nous en passer, explique Bruno Constantin. *Dans notre laboratoire, on prélève des cellules sur des souris naturellement atteintes d'une myopathie (MDX) et on les transforme génétiquement. Cette manipulation des gènes permet d'exprimer ou au contraire de réprimer l'expression de protéines afin d'étudier leurs fonctions.»* Cela consiste par exemple à rétablir le gène qui code pour la dystrophine dans les cellules de souris myopathes. L'intérêt ? Voir si la cellule récupère ses fonctions perdues, notamment au niveau de la signalisation calcique. Les chercheurs ont ainsi pu identifier les canaux calciques normalement régulés par la dystrophine et responsables de l'entrée massive de calcium dans les cellules de souris myopathes.

Bien entendu, l'étape suivante serait d'appliquer leurs résultats à l'homme. Grâce à leurs recherches et à celles d'autres équipes financées par l'AFM, plusieurs pistes thérapeutiques se dessinent. Tout d'abord, la thérapie génique est une voie encourageante. Elle consiste à amener le gène thérapeutique directement dans les cellules des malades pour restaurer la protéine manquante et ses fonctions. Autre voie envisageable : la thérapie cellulaire. Des cellules récupérées chez un sujet sain pourraient être réinjectées chez le malade. Pour l'instant, cette issue se heurte au problème d'histocompatibilité, comme c'est le cas pour la greffe. Enfin, les travaux menés par l'équipe de Christian Cognard pourraient déboucher sur des traitements pharmacologiques. Etudiés par Bruno Constantin, les canaux calciques de la cellule, responsables de l'entrée de calcium, pourraient par exemple être une cible pour des médicaments, afin d'améliorer l'état du muscle chez les myopathes et par conséquent empêcher la mort cellulaire. ■



J.-L. T.

Dans ces boîtes de Petri, les bactéries clonées sont fluorescentes.

ECOLE DE L'ADN

Dans la peau d'un chercheur

L'école de l'ADN en Poitou-Charentes propose au grand public (de 7 à 77 ans) de s'initier aux techniques de la génétique au travers d'ateliers pratiques, notamment sur les OGM, animés par Laurent Fillion et Laurence Héchard. Comment fabrique-t-on un OGM ? Comment reconnaît-on un OGM ? Le principe est d'aborder la thématique avec une approche de laboratoire. Au cours de ces ateliers, on fabrique des bactéries *Escherichia coli* génétiquement modifiées. Le gène introduit code pour une protéine de méduse des mers de Chine : la *Green fluorescent protein* (GFP), protéine très utilisée dans la recherche fondamentale. Son avantage ? Etre fluorescente. La méthode consiste à insérer le gène d'intérêt dans un morceau d'ADN circulaire, appelé plasmide. Pour permettre au gène étranger de se multiplier, le plasmide est alors introduit dans une bactérie et mis en culture. Le plasmide possède par ailleurs un gène de résistance à un antibiotique. Au milieu de culture de ces bactéries, un antibiotique a donc été ajouté. Seules les bactéries clonées (qui ont intégré le plasmide) peuvent se développer. Ces bactéries seront également fluorescentes.

Un autre atelier porte sur la reconnaissance des OGM. A partir de deux échantillons de maïs traditionnel et OGM, la technique de polymérisation en chaîne (PCR) mise au point dans les années 1980 permet de détecter la présence de gènes étrangers en multipliant à l'infini une partie d'ADN. Pour compléter ces expérimentations scientifiques, on apprend à lire les étiquettes. L'objectif : savoir distinguer dans le commerce les aliments traditionnels de ceux comportant des OGM.

www.ecole-adn-poitiers.org

PROTECTION DES CONSOMMATEURS

En 2004, un premier pas a été fait pour calmer les inquiétudes des consommateurs. L'Union européenne a renforcé l'obligation de traçabilité et d'étiquetage des aliments contenant des OGM. Dans les rayons des magasins français, l'emballage des aliments contenant plus de 0,9 % d'OGM par ingrédient doit ainsi comporter les mentions «contient des OGM» ou «produit à partir d'OGM». En dessous de ce seuil, aucune obligation d'étiquetage. Régulièrement, la Direction générale de la concurrence, de la consommation et de la répression des fraudes effectue des contrôles pour s'assurer de la fiabilité de ces étiquetages. Mais des progrès restent encore à faire. En effet, les analyses d'échantillons d'ADN ne permettent de rechercher que les gènes étrangers connus. Certains OGM ne sont donc pas détectables.

Actu79.pmd 29 11/01/2008, 14:39

Le laboratoire Transport des assimilats de l'Université de Poitiers étudie les mécanismes de défense de la vigne, une plante très sensible aux maladies

Par **Sarah Caillaud** Photos **Sébastien Laval**

Vigne *une alternative à la lutte chimique*

Les recherches sur la vigne ont connu cette année des avancées majeures. Grâce à une collaboration franco-italienne, le décryptage entier du génome de la vigne a été achevé et placé dans le domaine public. *«Maintenant que l'on dispose du génome entier de la vigne, notre rôle de chercheur est de tenter de comprendre le rôle de ces gènes liés à des caractères agronomiques importants tels que la résistance aux maladies, la tolérance au stress hydrique, etc.»*, souligne Pierre Coutos-Thévenot, chercheur au laboratoire Transport des assimilats à l'Université de Poitiers. Deux équipes de l'UMR CNRS 6161, dirigées par Rémi Lemoine, travaillent ainsi sur la vigne depuis plusieurs années, plus spécifiquement sur les transports des sucres et sur les mécanismes de défense de cette plante. *«L'intérêt de nos recherches est de comprendre comment la vigne se protège en cas de stress biotique, pour essayer d'améliorer ses capacités de défense vis-à-vis des agents pathogènes»,* explique Pierre Coutos-Thévenot, responsable de l'équipe Transport, signalisation et défense depuis 1998.

La vigne est une plante très sensible aux maladies. La lutte contre les virus comme le court-noué ou contre les champignons tels le botrytis, l'oïdium, le mildiou, l'esca ou encore l'eutypiose représente une préoccupation majeure des viticulteurs français. Les méthodes de lutte actuelles font massivement appel à des fongicides. Ces produits chimiques s'avèrent souvent extrêmement polluants et dangereux pour l'environnement et la santé humaine. Plus inquiétant : le vignoble représente aujourd'hui 8 % à 10 % des surfaces cultivées en France et environ 40 % du marché des fongicides. La réglementation européenne relative aux produits chimiques est quant à elle de plus en plus sévère, laissant des viticulteurs démunis. Par exemple, l'arséniate de sodium utilisé pour lutter contre l'esca, syndrome dû à

des champignons du bois qui peut conduire à la mort du cep, a été interdit en 2003. Aujourd'hui, arrachage et repiquage des vignes constituent l'unique solution pour combattre cette maladie incurable.

«Supprimer totalement les produits phytosanitaires est utopique, admet Pierre Coutos-Thévenot avant d'ajouter, optimiste, *l'intérêt de nos recherches est donc de trouver des solutions pour diminuer de 30 % à 50 % l'utilisation des produits fongicides. Lutte biologique, modèles de prévision des risques, substance naturelle d'induction de défense ou OGM : plusieurs pistes sont actuellement concevables. C'est un challenge énorme pour l'avenir.»* Pour trouver des alternatives aux produits phytosanitaires, cette équipe de recherche a étudié les gènes impliqués dans les mécanismes de défense tels que le gène codant une défensine. Cette protéine bloque le développement du champignon *Eutypa lata*, responsable de l'eutypiose. Cependant, elle ne s'exprime pas dans la tige et le cep. C'est un promoteur, contrôlé par un signal, qui déclenche l'expression du gène. En modifiant

Actu79.pmd 30 11/01/2008, 14:38

génétiquement le promoteur, les chercheurs poitevins tentent d'exprimer la défensine dans la tige et le cep, l'objectif étant d'observer la tolérance de la vigne.

Hormis les OGM, d'autres solutions sont envisageables, telles la pulvérisation d'hormones, d'oligo-saccharides, de produits dérivés d'algues, etc. Ces substances naturelles pourraient agir sur le promoteur pour que la défensine s'exprime dans toute la vigne y compris dans le cep et ainsi, permettre à la vigne de se défendre contre les champignons du bois.

Autre piste pour améliorer la défense naturelle de la vigne : l'utilisation d'hormones responsables de l'induction des mécanismes de défense de la plante qui se prolongent dans le temps. En effet, les vignes gardent en mémoire l'attaque d'un champignon pendant quelques jours ou quelques semaines. Cette mémoire fonctionne grâce à une hormone, à savoir l'acide salicylique. Celle-ci pourrait servir de traitement pour déclencher les mécanismes de tolérance de la vigne qui perdurent dans le temps.

Enfin, le dernier volet de recherches menées par l'équipe de Pierre Coutos-Thévenot concerne les mouvements de sucre dans la plante. Lorsqu'un champignon (hétérotrophe) s'attaque à la vigne, il tente de capter les sucres de la plante capable, a contrario, de réaliser la photosynthèse (autotrophe). Pour se défendre, la plante essaye d'affamer son agresseur. Les recherches fondamentales visent donc ici à comprendre cette bataille entre la plante et l'agent pathogène, en étudiant les transporteurs de sucre.

Les résultats de ces expérimentations en laboratoire sont suivis de près car ces recherches ont bien sûr un intérêt agronomique mais également économique. En France, la viticulture est une filière très importante. ■

Les serres «OGM» sous haute surveillance

Les plantes génétiquement modifiées (PGM) produites à des fins de recherche fondamentale le sont en milieu confiné, dans des salles de culture ou dans des serres. De même, pour les OGM commerciaux, c'est le principe de précaution qui prévaut. Alors, avant tout essai en plein champ, les plantes transgéniques sont testées sous serre. Homologuées «OGM» par la Commission du génie génétique, ces serres sont strictement encadrées et réglementées. Les chercheurs qui y travaillent suivent un protocole rigoureux. Ainsi, toutes les précautions sont prises pour éviter tout risque de pollution environnementale, à moins d'une erreur humaine…

Pour éviter cela, selon ce principe de précaution en premier lieu, les plantes transgéniques obtenues sont répertoriées. Quelle plante transgénique ? Quel gène modifié ? Combien de plantes ? Tous les détails sont consciencieusement catalogués pour être transmis à la Commission du génie génétique dont le rôle est d'évaluer les risques.

Les OGM produits sous serre n'ont donc aucune chance de se retrouver dans la nature. L'étanchéité de ces jardins couverts est assurée. La serre est en surpression avec un sas entre l'intérieur et l'extérieur pour éviter les mouvements de particules. Des filtres au maillage très fin empêchent les insectes de rentrer et toute forme de pollens, champignons ou spores de sortir.

Mais que deviennent les plantes transgéniques produites ? Une fois l'essai terminé, tous les matériaux vivants cultivés en pots sont incinérés ou détruits dans un autoclave. Les terreaux utilisés subissent le même traitement. Ils sont stérilisés : 30 minutes à 120 degrés suffisent pour faire disparaître tous les gènes présents dans la terre. Même les eaux d'arrosage ne sont pas déversées dans les égouts. Les eaux usagées sont récupérées dans des bacs, puis traitées chimiquement avec une solution d'eau de javel concentrée avant d'être rejetées à l'extérieur.

Par ailleurs, l'accès dans les serres OGM est réglementé. Pour éviter de transporter des organismes vivants, toute personne entrant dans une zone OGM doit enfiler des vêtements adéquats (blouse, chaussures, etc.). Seul le personnel habilité est autorisé à entrer dans cette bulle.

S. C.

Sébastien Laval

Dans cette serre homologuée OGM, sur le campus universitaire de Poitiers, on ne fait plus d'essais de plantes transgéniques.

Actu79.pmd 31 11/01/2008, 14:37

A l'état sauvage puis progressivement domestiqué, le maïs est devenu une plante dépendante de l'homme. Des compétences scientifiques et techniques de haut niveau accompagnent son développement

Entretien **Sarah Caillaud** Photos **Claude Pauquet**

Le maïs *8 000 ans d'histoire*

Ingénieur en agronomie et docteur en pathologie végétale, Yves Barrière est directeur de recherche à l'Institut national de recherche agronomique (Inra) à Lusignan, depuis 1977. Il est rattaché à l'unité de génétique et d'amélioration des plantes fourragères, parmi lesquelles le maïs (fourrage semé le plus important). Le maïs figure ainsi en tête des plantes cultivées dans le monde mais aussi en première ligne des débats sur les organismes génétiquement modifiés (OGM). Mais d'où vient-il ? Yves Barrière nous retrace ici l'histoire du maïs, des premières cultures Incas jusqu'aux variétés hybrides modernes.

L'actualité. – D'où vient le maïs ?

Yves Barrière. – Dans la famille des graminées, le maïs est une des dernières plantes apparues, autrement dit l'une des plus évoluées. Pour l'espèce maïs, nous savons maintenant que toutes les variétés descendent d'une plante sauvage appelée téosinte. Cette plante a progressivement été domestiquée par l'homme qui en a fait le maïs. Cultivées en Amérique centrale par les Incas, les téosintes vivent encore à l'état sauvage au Mexique. Ainsi, les premiers maïs seraient apparus il y a environ 8 000 ans.

Comment cette culture est-elle arrivée en France ?

Les premiers maïs présents en Europe dateraient de l'époque des grandes découvertes, c'est-à-dire des XVe et XVIe siècles. Il y a vraisemblablement eu trois introductions. En 1494, le premier à rapporter du maïs des Antilles vers l'Espagne et le Portugal fut Christophe Colomb. Puis, deux autres explorateurs, Giovanni da Verrazano et Jacques Cartier, seraient à l'origine des deux introductions suivantes, respectivement en 1524 et 1532. Les maïs introduits par Christophe Colomb, appelés *Caribbean flint*, étaient originaires des Antilles, alors que les maïs de Verrazano et Cartier, appelés *Northern flint*, ont été importés de l'embouchure du Saint-Laurent vers la Normandie. Ces maïs se sont particulièrement développés en Europe du Nord, tandis que les *Caribbean flint* se cultivaient en Europe du Sud. La découverte des *Northern flint* prouve que le maïs, originaire d'Amérique centrale, avait déjà commencé sa migration pour se trouver au Canada au XVIe siècle.

Les épis de maïs que l'on peut trouver dans les supermarchés ressemblent-ils à ceux des Incas ?

Les premiers maïs étaient bien plus petits qu'aujourd'hui. Contrairement aux maïs modernes, chaque plante comportait plusieurs tiges dotées elles-mêmes de un à trois épis.

L'ancêtre du maïs, la téosinte, était lui composé d'une multitude d'épis, et se distingue du maïs par l'absence de rafle et la chute naturelle des graines au sol à maturité. Chaque épi ne comportait qu'une petite dizaine de grains, beaucoup moins tendres qu'actuellement. Les grains de téosinte sont très durs, et sont difficiles à consommer dans l'état. Pour les consommer, les

Actu79.pmd 32 11/01/2008, 14:35

Incas devaient probablement les broyer pour en faire des farines. Une autre hypothèse avancée par un chercheur américain considère que les Incas les récoltaient à l'état immature. Ils auraient mangé ensuite l'épi entier cuit dans ses spathes, comme aujourd'hui on consomme des haricots avec leurs gousses.

Comment est-on passé des minuscules épis de téosintes à des épis de maïs mesurant près de 30 centimètres ?

Trois mutations auraient permis le passage des téosintes aux premiers maïs. Ces mutations spontanées sont le fruit d'une évolution naturelle et ont été conservées de façon préférentielle par l'homme. En effet, la sélection est née bien avant les sélectionneurs modernes et les généticiens en laboratoires. Les hommes qui cultivaient le maïs prenaient soin de garder une partie des meilleurs épis récoltés sur les plantes vigoureuses. Il pouvait s'agir de celles qui avaient le mieux résisté aux insectes, aux maladies ou encore à la sécheresse. Ils les ressemaient ensuite afin de s'assurer une bonne récolte l'année suivante.

Le maïs est aujourd'hui devenu la première culture mondiale en termes de production. Quelle est la raison de ce succès ?

C'est avec l'arrivée en France des maïs hybrides dans les années 1950 que les rendements de maïs ont explosé. En 50 ans, les rendements ont été multipliés par 9 pour atteindre aujourd'hui une moyenne de 90 quintaux par hectare. Non tolérants aux basses températures, les premiers hybrides en provenance des Etats-Unis sont remplacés par d'autres mis au point par l'Inra en 1957-1958. Depuis cette date, la quasi-totalité des maïs cultivés en France sont des hybrides.

Pourquoi hybrides ?

Contrairement à d'autres céréales qui s'autofécondent sans perte de rendement, il n'en est pas de même du maïs. Le maïs est allogame, c'est-à-dire qu'il privilégie la fécondation croisée. La dissémination du pollen est réalisée par le vent dans un rayon de 300 mètres : on dit qu'il est anémophile. Mais le maïs n'est pas rebelle à l'autofécondation. Celle-ci permet de révéler les défauts de certains maïs (lignée homozygote) et ainsi de les éliminer. Une fois la sélection opérée, on croise les lignées et on retient les hybrides les plus performants. On obtient alors un hybride de qualité. C'est la garantie d'un rendement stable.

Combien compte-t-on de variétés de maïs en France ?

D'un point de vue génétique, il existe des dizaines de milliers de variétés de maïs. Mais au sens législatif français, une variété désigne un hybride. Chaque année, le ministère de l'Agriculture autorise la commercialisation de 300 à 400 variétés de maïs. Mais une trentaine de variétés élites seulement couvrent 90 % de la surface cultivée de maïs en France.

Les agriculteurs peuvent ressemer les grains récoltés, avec une dépression de rendement de l'ordre de 20 % dans la génération suivante, liée au fait que les plantes de l'hydride se sont autofécondées (dépression de consanguinité). Cependant, ils ne peuvent pas les commercialiser.

A l'Inra de Lusignan, vous travaillez sur les maïs fourrages. Sur quoi portent vos recherches ?

Notre objectif à l'Inra est d'améliorer la valeur alimentaire du maïs fourrage destiné aux animaux afin de limiter les coûts de l'alimentation des ruminants. Nous utilisons la sélection classique. Les OGM ne sont utilisés que pour comprendre le fonctionnement des gènes, dans le cadre de la recherche.

Nos recherches sur les parois des graminées et l'association de laboratoires privés et publics s'orienteront simultanément à partir de janvier 2008 vers la recherche des facteurs permettant de produire des biocarburants deuxième génération. Il s'agit de dégrader les parois des plantes pour en faire de l'éthanol. La spécificité de ce procédé est qu'aucun grain pouvant servir à l'alimentation n'est utilisé pour fabriquer du carburant, mais seulement les résidus des récoltes tels que les pailles par exemple. A terme, le bioéthanol pourra peut-être être produit à partir des déchets de scieries ou de foin de mauvaise qualité et inutilisable. ■

Epi de téosinte
Zea mexicana.

Actu79.pmd 33 11/01/2008, 14:33

Pour une évaluation *indépendante des* OGM

Les effets à long terme des OGM sur la santé et l'environnement restent encore largement méconnus. Un système d'évaluation fiable et indépendant est incontournable pour se donner les moyens de répondre aux questions des citoyens

Entretien **Sarah Caillaud** Photo **Sébastien Laval**

Aurélien Bernier s'est engagé depuis plusieurs années dans le combat contre les OGM commerciaux. Il a fait ses premières armes dans l'organisation altermondialiste Attac en tant qu'animateur de la commission sur les OGM. Aujourd'hui, il est membre de la coordination régionale «vigilance OGM Poitou-Charentes» et secrétaire d'Inf'OGM (www.infogm.org). Créée pour pallier «un déficit d'information fiable et objective sur les OGM», cette association assure une «veille citoyenne». Aurélien Bernier dénonce les méthodes d'évaluation des plantes transgéniques et soumet des idées de réforme.

L'Actualité. – Pourquoi êtes-vous opposé aux OGM ?

Aurélien Bernier. – Dans l'absolu, je ne suis pas opposé par principe à la transgénèse. Si les OGM n'étaient pas brevetés, s'ils avaient un intérêt pour l'agriculture sans être contaminants, s'ils étaient correctement évalués et s'ils ne présentaient aucun risque pour la santé humaine et pour l'environnement, je ne serais pas inquiet. Malheureusement à l'heure actuelle, nous ne sommes pas dans ce cas de figure-là.

Economiquement, nous n'avons aucun intérêt à cultiver des plantes génétiquement modifiées comme le font les Américains ou les Argentins. Nous ne pourrons jamais les concurrencer sur le terrain du productivisme. La France devrait plutôt se doter d'une agriculture davantage orientée vers la qualité et valorisable localement. Ce mode d'agriculture intelligente et respectueuse de l'environnement offre des débouchés commerciaux d'avenir. La demande en produits biologiques ou labellisés par exemple est en forte croissance.

Ce qui m'inquiète le plus actuellement pour les cultures traditionnelles, c'est la contamination par les plantes transgéniques. Avec l'introduction des OGM, la contamination de filières entières est inévitable. Contester le droit à un cultivateur de produire sans OGM, d'un point de vue démocratique, ça me choque profondément. D'autant plus qu'aujourd'hui, l'impact sanitaire et environnemental des OGM commerciaux est très mal évalué.

Quelle est la réalité des évaluations des OGM aujourd'hui ?

Aux Etats-Unis, on applique le principe «d'équivalence en substance». On ne fait pas de différence entre un aliment traditionnel et son équivalent OGM. Or, les plantes génétiquement modifiées ne sont pas des organismes ordinaires. Des constructions génétiques sont insérées dans les cellules de ces plantes par transgénèse, ce qui est totalement nouveau par rapport aux méthodes de sélection traditionnelles. Les autorités américaines ont volontairement occulté cette réalité. Pour évaluer l'innocuité des aliments avec ou sans OGM, on

Actu79.pmd 34 11/01/2008, 16:18

utilise donc les mêmes critères : toxicité aiguë et risques allergiques notamment. Une autre conséquence est que les aliments issus d'OGM commercialisés aux Etats-Unis ne sont pas tracés, ce qui rend impossible l'identification d'éventuels impacts sanitaires sur le moyen ou le long terme. Cette décision politique est un contresens scientifique et démocratique.

En Europe, l'évaluation des OGM se fait variété par variété, ce qui paraît à première vue plus responsable. En fait, les évaluations sont négligées et peu fiables. Toutes les études permettant l'homologation d'une variété sont effectuées par les multinationales qui les commercialisent. Ces firmes limitent au maximum le coût des études qui, en conséquence, sont le plus souvent bâclées. Plus scandaleux encore : ces entreprises se retranchent derrière le secret industriel pour ne pas communiquer une partie des résultats. Les commissions chargées de l'examen des dossiers d'autorisation (la Commission du génie biomoléculaire en France et l'Autorité européenne de sécurité des aliments – EFSA – au niveau communautaire) s'appuient donc sur ces expertises partisanes et incomplètes.

Il est urgent de repenser ce système et de mettre en place une évaluation indépendante. Il suffirait pour cela de confier l'évaluation à la recherche publique, à condition de vérifier qu'il n'y ait pas de conflits d'intérêts entre les experts sélectionnés et l'industrie des biotechnologies. Par contre, il n'est pas question que le contribuable paye le coût de cette évaluation. Pour cela, Monsanto, Limagrain et les autres firmes souhaitant commercialiser une variété d'OGM paieraient une somme forfaitaire correspondant au coût de l'évaluation des risques. Au final, avec une telle mesure, les OGM actuellement utilisés dans l'alimentation deviendraient sans doute non rentables.

Les commissions d'évaluation n'ont-elles pas les moyens de demander une contre-expertise ?

Dans l'absolu, c'est possible, mais dans la pratique aucune contre-expertise indépendante n'a été demandée à ce jour. La Commission du génie biomoléculaire, chargée de l'évaluation des OGM en France, ne sort pas du cadre de sa mission déterminée par décret : elle doit dire si «en l'état actuel des connaissances

scientifiques» et «sur la base des données fournies» (par les multinationales), elle estime que les OGM présentent un danger pour la santé ou l'environnement. Dans ces conditions, la réponse est évidemment non ! Au niveau européen, c'est l'EFSA qui émet les avis, en suivant exactement la même logique. Ces recommandations permettent ensuite aux institutions européennes d'autoriser ou non un OGM. Il y a généralement deux étapes dans la décision. Le conseil des ministres peut d'abord autoriser ou refuser la variété OGM s'il dégage une majorité qualifiée. Dans le cas contraire, c'est-à-dire à chaque fois, c'est la Commission européenne qui tranche, et elle donne systématiquement son accord à la commercialisation. Cet accord est ensuite valable dans tous les Etats membres de l'Union. Si un Etat membre veut refuser l'OGM après coup, il devra invoquer une «clause de sauvegarde» pour l'interdire sur son territoire, en apportant des preuves scientifiques nouvelles montrant un risque pour l'environnement ou la santé. C'est une véritable «usine à gaz».

484 HA DE MAÏS OGM EN POITOU-CHARENTES

D'après le registre national des cultures OGM publié par le ministère de l'Agriculture en juillet 2007, les surfaces cultivées en maïs OGM en Poitou-Charentes ont atteint 484,28 ha l'an passé. Parmi les 16 cantons concernés (55 parcelles), les surfaces les plus importantes étaient recensées à Matha, Aigre, Villefagnan, Montmoreau - Saint-Cybard, Mauzé-sur-le-Mignon, Loudun. Dans les cantons limitrophes de la région, il y avait 171,7 ha, principalement en Gironde (Coutras, Guîtres) et en Dordogne (Verteillac).

La Région Poitou-Charentes a lancé un appel à projets aux agriculteurs directement concernés par la proximité des cultures OGM afin de prévenir le risque de dissémination de ces productions nouvelles sur des parcelles cultivées en maïs en agriculture biologique ou en conventionnel dans le cadre d'une démarche qualité.

Actu79.pmd 35 11/01/2008, 16:19

Vu la complexité de ces procédures d'autorisation, l'évaluation des OGM pourrait sembler rigoureuse...
Ce n'est pas le cas. Si on suivait les directives européennes et leurs critères d'évaluation à la lettre, le contrôle des plantes transgéniques avant autorisation serait très sérieux. Par exemple, la directive européenne 2001-18 relative aux conditions de culture et de mise sur le marché des OGM comporte 50 pages d'annexes sur l'évaluation. Les procédures n'ont jamais été totalement appliquées. Progressivement, on est de plus en plus laxiste et certaines exigences sont abandonnées. Par exemple, le règlement de 2003 sur l'étiquetage et la traçabilité des OGM a instauré une procédure simplifiée. Dans les étapes d'évaluation, l'avis des ministres de l'environnement (plutôt défavorables aux OGM) a été remplacé par celui des ministres de l'agriculture. Ces derniers sont plutôt pro-OGM et davantage aux prises avec le lobby agricole.

Différentes variétés de maïs non-OGM issues de croisements.

Pourtant, dans l'attente d'une évaluation sérieuse, le gel des cultures d'OGM a été décidé lors du Grenelle de l'environnement. N'est-ce pas une première avancée ?
Le gouvernement a enfin entendu les opposants et les citoyens qui sont sceptiques au sujet des OGM. Les décisions prises lors du Grenelle de l'environnement constituent une première avancée même si nous sommes encore loin de la révolution écologique. Le contexte a fortement fait pencher la balance. La France a suivi un mouvement enclenché en Europe récemment. L'Autriche en tête, suivie de la Hongrie, la Grèce, la Pologne et plus récemment l'Allemagne ont mis en place des moratoires contre les OGM, qui n'ont pas pu être cassés par l'Union européenne, car ils se basent sur des études scientifiques solides qui révèlent de sérieux doutes sur leur innocuité. Les Etats commencent à prendre conscience des dysfonctionnements des évaluations. De plus, pour la première fois, M. Stavros Dimas, commissaire européen à l'environnement, a pris publiquement position contre la commercialisation de deux variétés de maïs Bt produisant un insecticide. Cette contestation au niveau communautaire devra forcément aboutir à une réforme du système d'évaluation des OGM. ■

http://abernier.vefblog.net/
Transgénial !, d'Aurélien Bernier et Michel Gicquel, Attac, éd. Mille et une nuits, 2006
Les OGM en guerre contre la société, d'Aurélien Bernier, Attac, éd. Mille et une nuits, 2005
http://www.monde-diplomatique.fr/2006/11/BERNIER/14137

La Région Poitou-Charentes contre les OGM en plein champ

Dès avril 2004, le Conseil régional Poitou-Charentes, présidé par Ségolène Royal, a voté une délibération relative à l'interdiction des essais et cultures d'OGM en plein champ. Le document (disponible sur le site Internet de la Région) indique notamment que «la plantation en plein champ d'organismes génétiquement modifiés risque de provoquer une pollution génétique susceptible de mettre en cause les cultures traditionnelles, celles qui sont labellisées en démarche qualité, et surtout en agriculture biologique dans lesquelles la présence d'OGM est interdite». Et de souligner aussi que la production d'OGM «aurait pour conséquence de réduire la biodiversité, dont les espèces traditionnellement adaptées aux climats et sols régionaux». Depuis cette délibération, le Conseil régional s'est déclaré «opposé à tous essais privés et publics, à toute culture de plantes génétiquement modifiées, en plein champ sur le territoire de la région», et s'est engagé à soutenir les maires qui prendraient des arrêtés interdisant de telles cultures.
Dans son budget 2008, le Conseil régional a voté plus de 13 M€ pour l'agriculture, avec deux axes prioritaires : le soutien direct à plus de 600 exploitants agricoles ou maritimes engagés dans la qualité et la préservation de l'environnement. Dans cette logique, il est stipulé : «En cohérence avec les orientations générales de la Région qui privilégient les filières régionales de qualité, exemptes d'organismes génétiquement modifiés, les aides de la Région sont désormais conditionnées à l'engagement de ne pas cultiver de plantes génétiquement modifiées et de ne pas utiliser d'aliments contenant des OGM dans les rations des cheptels.»

Actu79.pmd 36 11/01/2008, 16:19

De la difficulté d'établir une loi sur les OGM

Christophe Krolik réalise une thèse en droit de l'environnement à l'Université de Limoges au sein du Centre de recherches interdisciplinaires en droit de l'environnement de l'aménagement et de l'urbanisme (Crideau). Il analyse le droit français relatif aux OGM.

L'actualité. – Quel est l'esprit des lois actuelles sur les OGM en France ?

Christophe Krolik. – L'exploitation des organismes génétiquement modifiés est guidée par le principe de précaution défini dans la Constitution. Aucune plante transgénique ne peut être introduite dans l'environnement sans étude préalable au cas par cas.

Entretien **Sarah Caillaud**

Photo **Jean-Luc Terradillos**

Cependant, la France n'a pas transposé certaines directives européennes et la législation française sur les OGM est insuffisante. Le Grenelle de l'environnement a apporté de nouvelles réflexions et a mis en avant les lacunes législatives, notamment sur l'insuffisance de règles relatives à la coexistence des cultures et le droit à l'information. Le projet de loi devrait être débattu au Parlement au printemps 2008.

Un avis controversé vient d'être rendu par la Haute Autorité provisoire concernant le maïs «MON 810». Il pourrait entraîner la suspension de toute culture commerciale d'OGM pour cette année.

Quelles seront les grandes lignes de ce projet de loi ?

Dans un souci de clarté, la Commission du génie biomoléculaire, celle du génie génétique et le Comité de biovigilance seront fusionnés en une seule Haute Autorité. Elle devrait comprendre des scientifiques d'horizons plus variés que les institutions actuelles. Le principe de l'évaluation au cas par cas sera maintenu.

La loi devrait également mettre en place un régime de responsabilité propre aux OGM.

Le Grenelle de l'environnement a posé le principe du droit à cultiver avec ou sans OGM. En cas de contamination, quel régime de responsabilité serait prévu ?

Il devrait s'agir d'un régime de responsabilité économique spécifique pour les cultivateurs dont les champs seraient contaminés par des OGM.

Parallèlement, un projet de loi sur la responsabilité environnementale a été déposé au Sénat le 4 avril 2007, relatif aux dommages causés à l'environnement, notamment par les OGM (sols, eaux, espaces protégés). Ici, l'assurance n'est pas obligatoire et aucun fonds spécifique n'est prévu.

L'existence de deux régimes de responsabilité est problématique car il prête à confusion. Peut-être faudrait-il coordonner ces deux projets de lois…

Les agriculteurs sans OGM seront-ils mieux protégés ?

En Allemagne, une loi du 26 novembre 2004 prévoit une présomption de responsabilité : si une culture traditionnelle est contaminée par des OGM, il revient au producteur de plantes transgéniques de prouver qu'il n'est pas responsable. En France, ce système n'existe pas. Un cultivateur conventionnel qui subit une pollution devra la prouver et assumer financièrement les expertises. Cette démarche devrait donc être difficile à mettre en œuvre.

Par ailleurs, la loi devrait rendre obligatoire la souscription d'une assurance. Or à ce jour, les assureurs refusent de prendre en charge les risques liés aux OGM, peut-être à cause d'une connaissance insuffisante du risque... Un fonds spécifique devrait également être institué.

Si un maire considère que ce risque n'est pas acceptable, pourra-t-il faire prévaloir son droit à la culture sans OGM sur son territoire ?

En principe, un maire ne peut pas prendre de mesure générale d'interdiction des OGM sur sa commune. En France, une législation spécifique comme celle sur les OGM l'emporte sur la législation générale. Ces arrêtés sont en principe annulés en justice. Par contre, il semble qu'il pourrait intervenir en cas de péril imminent si sa mesure est proportionnée au péril. On pourrait imaginer le cas d'une mesure d'urgence permettant d'éviter la contamination d'un site protégé par une culture OGM.

SUR LE DÉVELOPPEMENT DURABLE

Depuis 2003, l'Espace Mendès France organise des journées d'études sur le développement durable, sous la direction de Patrick Matagne, en collaboration avec de nombreux partenaires (Université, Ville, Région, IUFM, Rectorat, Ifree, Iriaf, Orcades…) et le soutien de la Caisse des dépôts. Les actes de ces journées sont publiés à L'Harmattan : *Les Enjeux du développement durable*, préfacé par Edgar Morin, (2005), *Les Effets du développement durable*, préfacé par Sylvain Allemand (2006), *Le Développement durable en questions*, préfacé par Yvette Veyret (2007).

Actu79.pmd 37 11/01/2008, 16:20

Le musée des poissons au beurre blanc

Après plusieurs années de travaux, le muséum d'histoire naturelle de La Rochelle a rouvert ses portes le 27 octobre 2007. Surface d'exposition doublée, nouvelles scénographies, les magnifiques collections de zoologie ou d'ethnologie viennent de trouver un cadre rénové et élargi, mieux adapté aux contraintes actuelles, mais cependant totalement respectueux de ce qui faisait le charme de l'ancien musée

Par **Jean-Jacques Salgon** Photos **Kate Barry**

Ci-dessus :
La galerie de zoologie et ses récentes acquisitions : grands koudous et ours polaire.
Les masques Yoruba (Nigéria) de la section ethnographique.

Il pleut. Le fin crachin est venu à bout du dernier lambeau de cette image de girafe que l'on avait placardée, comme une décalcomanie géante, sur un pignon du muséum pour annoncer sa réouverture. La girafe de Charles X est en effet la star du muséum et elle est devenue son emblème. Elle vient de traverser ces années de chantier bien empaquetée dans une caisse de contreplaqué. Enfin, la voici depuis peu libérée de sa caisse et toute pimpante sur son palier, après le passage d'un tsunami qui n'est pas parvenu à l'en déloger. Comme on craignait sans doute que ces mois de claustration forcée ne l'aient rendue neurasthénique, on a choisi de lui offrir la compagnie d'une baleine dont l'aérien squelette se trouve placé en lévitation juste au-dessus des marches de ce même escalier.

Car quoi de plus réjouissant qu'une baleine volante ? Si tant est que l'on ait un jour, en voyant passer un dirigeable, rêvé d'en rencontrer une, c'est chose faite grâce au nouveau muséum d'histoire naturelle de La Rochelle. Que tous les enfants qui viendront désormais, sous la houlette de leurs parents ou de leurs maîtres, s'instruire sur les bizarreries du monde animal, s'en-

Actu79.pmd 38 11/01/2008, 15:09

foncent bien cela dans le crâne : la baleine de Cuvier, tout comme l'âne de Gonfaron, vole. Pour clore ce chapitre sur la girafe, je me permettrai de m'adresser ici directement aux services chargés de la communication du muséum. Qu'ils veuillent bien, à présent que les girafes collées à travers les murs de la ville achèvent de s'évanouir, reverser une part de leurs subventions à la société X qui vient d'ouvrir une officine au coin de l'avenue Sautel et du carrefour dit «la Patte d'Oie».

Cette société de location de véhicules de transport a en effet choisi comme enseigne l'image d'une girafe portant un gros colis sur son dos, si bien que c'est par cet animal que les visiteurs en provenance de Niort sont désormais accueillis à leur entrée dans la ville. Et comme les fourgons loués s'en trouvent également ornés, c'est toute une brigade de petites girafes qui va circuler à travers la région et faire à son insu la publicité du muséum.

Quand on entre dans le nouveau musée par la cour intérieure pavée qui était anciennement celle de l'Evêché, on est accueilli dans le hall par un petit comité composé d'un gros crocodile, d'un renard endormi, d'un paresseux, d'un saki moine et de quatre paradisiers. Quelle que puisse être l'affluence ou l'agitation autour d'eux (car depuis la réouverture, les visiteurs se pressent), ces animaux demeurent parfaitement stoïques. Rien ne saurait troubler leur repos. Ils semblent par leur mutisme et leur immobilité vouloir délivrer un message que j'exprimerai volontiers en ces termes : «Ici, vous n'allez pas, comme au zoo, être obligé de nous courir après ou de tenter de nous amadouer en nous tendant des bouts de biscuits ou des feuilles de salade. Vous n'aurez pas à ressasser vos vieux stéréotypes, comme quand, face aux babouins qui grimacent, vous vous croyez obligé de dire qu'il ne leur manque que la parole. Nous nous fichons parfaitement de vous et d'ailleurs nous ne faisons plus partie de votre monde. La baguette de la fée qui nous a frappés s'appelle taxidermie. C'est elle qui nous a fait entrer dans ce nouveau royaume depuis lequel, à pré-

Une muséographie résolument contemporaine, dans le respect de l'architecture d'origine, présente ici un échantillon des espèces des marais littoraux.

A gauche : Face à face avec le ouistiti dans la galerie de zoologie.

Muséum d'histoire naturelle : 28, rue Albert Ier 17000 La Rochelle 05 46 41 18 25 museum.info@ville-larochelle.fr

Actu79.pmd 39 11/01/2008, 15:09

sent, il nous est loisible de vous observer.» Car ce sentiment d'être observé je vais en effet l'éprouver tout au long de ma visite : c'est que cette présence animale est puissante. Ces milliers d'animaux rassemblés et exposés semblent tirer de ce regroupement une force quasi surnaturelle. On comprend tout à coup que l'on puisse parler de règne animal. Lorsque vous voyez ces centaines de papillons alignés dans leurs boîtes, tous ces reptiles dans leur vitrine, ces variétés innombrables d'oiseaux ou de coquillages, et ce troupeau de mammifères tous différents qui semblent traverser au pas de charge et en bon ordre la grande salle de zoologie, vous vous demandez qui de Cuvier, de Linné, de Darwin ou de Dieu peut bien posséder «la clef de cette parade sauvage». Le petit indri noir au cul blanc qui tourne sa tête vers vous en plantant dans les vôtres ses yeux ronds évoque immanquablement, par sa coiffure et son air éberlué, l'acteur Jean-Paul Farré. On a beau les avoir disposés sur des socles imitant des branchages, tous les toucans, aras, perroquets et autres perruches aux bleus, rouges, jaunes et verts si intenses semblent être allés prélever leurs plumages sur les coiffes de chefs indiens que l'on peut voir au 2e étage. Quelque chose d'humain s'empare de toutes ces bêtes du simple fait qu'elles se trouvent ainsi regroupées et nommées. Le grand ara hyacinthe bleu indigo du Brésil a pris modèle de son maquillage au 3e étage, sur la figure bleue d'une «marotte» (tête de marionnette) utilisée par les Kuyus du Congo pour le culte du Djo et la danse du Kébé-Kébé. L'ibis rouge d'Amérique du Sud a, quant à lui, copié sa couleur sur celle de cette poupée rouge vif de l'ethnie Bembé qui lève le bras vers nous et nous tend sa barbichette faite de vrais poils humains.

Face à cette époustouflante variété de formes et de couleurs, on se prend alors à éprouver un respect infini pour les hommes qui ont su si bien recueillir, observer, rassembler, classer, conserver tous ces animaux et tous ces objets. On salue leur mémoire : celle de Clément Lafaille, membre de la Société d'agriculture, qui dès 1762 s'intéressa à l'histoire naturelle des pays d'Aunis et légua à la ville son si beau cabinet de curiosités – à présent entièrement restauré –, celle de Louis-Benjamin Fleuriau de Bellevue qui créa le jardin botanique et la Société des sciences naturelles de la Charente-Inférieure. On pense aussi à Charles-Marie Dessalines d'Orbigny, à Aimé Bonpland ou Nicolas Baudin, et à bien d'autres encore, tous ces amateurs éclairés ou aventuriers grâce auxquels les collections se sont enrichies jusqu'à s'ouvrir, à partir du XXe siècle, à l'ethnographie. Et là, il nous faut bien sûr évoquer la figure du docteur Etienne Loppé qui fut conservateur du muséum de 1919 à 1954. C'est à ce bon docteur Loppé que fut confié le masque à cornes kwélé que l'on peut voir au 3e étage et qui doit sa notoriété au fait d'avoir été choisi pour orner la jaquette du livre de Michel Leiris et Jacqueline Delange *Afrique Noire*. Alexandre Petit-Renaud était vendéen d'origine. Au début du XXe siècle, il était employé dans la compagnie des frères Tréchot (un nom prédestiné à l'Afrique) qui trafiquaient l'ivoire et le caoutchouc au fin fond du Congo. Cet Alexandre Petit-Renaud fut au cours d'une campagne laissé pour mort par ses camarades et recueilli par une dame africaine qui le soigna, le guérit et le surnomma «l'homme qui ne meurt jamais». C'est lui qui rapporta en France ce magnifique masque et le remit au docteur Loppé.

Cette histoire, je l'ai recopiée pour vous sur l'un des cartels du musée. Car en plus de celle de la girafe de Charles X ou de l'orang-outan de Joséphine de Beauharnais, il y a plein d'histoires à découvrir au muséum de La Rochelle. Il suffit pour cela de se pencher sur les cartels ou sur les étiquettes. D'ailleurs, on a eu la bonne

Le jaguar, un des spécimens rencontrés par le voyageur naturaliste Alcide d'Orbigny lors de son expédition en Amérique du Sud au XIXe siècle.

A droite : Cette vitrine illustre une des activités humaines traditionnelles des marais littoraux, la pêche.

Jean-Jacques Salgon enseigne la physique à l'IUT de La Rochelle. Il a obtenu le prix du livre en Poitou-Charentes 2005 pour *Les Sources du Nil. Chroniques rochelaises* (éd. L'Escampette). A paraître : *Le Roi des Zoulous* (éd. Verdier, mars 2008) et *Papa fume la pipe* (L'Escampette, mai 2008).

Actu79.pmd 40 11/01/2008, 15:10

idée de conserver parfois les vieilles étiquettes cerclées de rose et calligraphiées à la plume dans une jolie écriture ornée de pleins et de déliés. Celles qui portent encore la mention «Comité de propagande coloniale de la Charente-Inférieure» et qui voisinent avec des documents relatifs à l'Exposition coloniale qui se tint à La Rochelle durant l'été 1927 (salle 19, 2e étage) nous transportent instantanément, et bien mieux que ne le feraient de longs discours, dans une époque où il n'était pas encore question de «repentance».

Mais le clou du musée, ce sont sans conteste les étiquettes qui accompagnent les quelques poissons naturalisés que l'on trouve dans une vitrine de la salle 11 du premier étage : ces poissons y sont identifiés par leur nom latin, leurs noms courants et locaux et accompagnés d'une recette de cuisine :

LE GRONDIN LYRE – Trigla Lyra
Nom local : Grosse tête
Nom anglais : Piper Crowner
Parez le grondin, enlevez la tête et la queue. Salez et poivrez. Mettez dans un plat au four avec du beurre et laissez cuire 20 à 30 minutes. Arrosez avec du beurre fondu et servez avec citron.

Heureuse époque, songe-t-on alors, que celle où il n'était pas encore question de protéger les espèces, mais bien plutôt de savoir correctement les manger et où le savoir pouvait ainsi s'associer librement au plaisir des sens ou au culte de la saveur, une association qui dut ravir Max-Pol Fouchet lorsqu'il vint, sous la conduite d'Annick Le Gall, visiter le muséum dans les années 1960 et qui aurait sûrement fait l'enchantement de Roland Barthes au moment où il peaufinait sa leçon inaugurale du Collège de France, leçon qu'il concluait alors ainsi : *«Sapientia : nul pouvoir, un peu de savoir, un peu de sagesse, et le plus de saveur possible.»* ■

Au premier plan le Muziri, reliquaire de la population Bembé du Congo et, en provenance de la même région, le masque Kwélé.

Dans cette vitrine de la galerie de zoologie, des animaux classés par Cuvier comme des «quadrumanes», une pièce historique : l'orang-outan de l'impératrice Joséphine (au premier plan sur la gauche).

Actu79.pmd 41 11/01/2008, 15:11

La girafe de Charles X et de son voyage du Soudan à Paris

Durant l'automne 1824, des soldats de l'armée égyptienne du Soudan en poste à Khartoum ont tué une girafe à 300 km au sud de Sennar, une ville située sur le cours du Nil Bleu. On a réussi à capturer vivants deux girafons qui n'étaient pas encore sevrés. On les nourrit avec du lait de vache.

En 1826, le vice-roi d'Egypte, Méhémet Ali Pacha, est obligé, au titre de vassal du sultan de Constantinople, d'engager des troupes dans la répression d'une révolte de chrétiens grecs contre les Turcs. Mais il est désireux de se soustraire à cette tutelle et pour cela cherche à s'attirer les faveurs et le soutien de la France. Le consul général de Sa Majesté le Roi Très Chrétien de France dans la vallée du Nil, Bernardino Drovetti, suggère alors au vice-roi d'offrir une girafe et d'autres animaux à Charles X car il sait celui-ci désireux d'enrichir la ménagerie des Jardins du Roy (il se livre d'ailleurs lui-même au commerce des animaux sauvages).

Entre-temps, les deux girafons ont été embarqués à Sennar à bord d'une felouque. Ils passent seize mois à Khartoum dans le fort où séjourne la garnison. Puis il leur faut encore plusieurs mois pour franchir les 2 500 kilomètres et les six cataractes qui séparent Khartoum du Caire. Ils vont à pied jusqu'à Assiout puis embarquent sur une felouque. Ils sont alors sans doute déjà assistés par un ancien esclave soudanais affranchi et passé au service du consul de France qui se prénomme Atir. Il les soigne et les nourrit. Trois vaches soudanaises fournissent le lait quotidien. On ramène aussi un couple d'antilopes. Toute cette troupe arrive au Caire vers juillet 1826 puis est ensuite acheminée jusqu'à Alexandrie.

Le consul d'Angleterre, apprenant que la France allait recevoir une girafe, en réclame une pour son pays. On décide alors de tirer au sort les deux girafons et c'est le plus chétif qui échoie à l'Angleterre. (Il y sera envoyé en 1827 mais ne survivra que quelques mois.)

En octobre 1826, la girafe du roi de France est embarquée à bord du brigantin sarde *I due Fratelli*, un deux-mâts qui fait la liaison Alexandrie-Libourne. Son capitaine s'appelle Stefano Manara. On installe la girafe dans une cale, mais on fait un trou sur le pont pour qu'elle puisse passer sa tête. La girafe porte autour du cou un gris-gris composé d'un ruban rouge et d'un pendentif en métal contenant des versets du Coran. On embarque avec elle ses deux palefreniers Atir et Hassan (un Nubien qui est aussi au service de Drovetti), les trois vaches soudanaises et le couple d'antilopes. Il y a aussi le baron Pierre Boyer, général en mission auprès de Méhémet Ali Pacha, ainsi que ses deux chevaux. Au cours de la traversée, Stefano chante des chants sardes à la girafe et l'appelle «ma fi-fille».

Le 23 octobre, le brigantin fait escale à Marseille pour livrer sa cargaison. La girafe et son escorte doivent effectuer une quarantaine, un séjour au lazaret, avant de pouvoir débarquer. Cela se fait la nuit du 18 novembre, pour ne pas attirer les badauds.

Le préfet des Bouches-du-Rhône, le comte de Villeneuve-Bargemont, accueille «la belle enfant des tropiques» dans les jardins de son hôtel particulier. Il y a fait aménager pour elle des «appartements». Elle doit y passer l'hiver car il faut l'acclimater et attendre les beaux jours pour entreprendre le long voyage à pied vers Paris. Tous les jours, au douzième coup de midi, elle sort pour effectuer une promenade de deux ou trois heures sous la conduite d'Atir et d'Hassan qui la maintiennent au moyen de cordes attachées à son cou. La foule marseillaise se presse sur son parcours.

Des savants marseillais viennent l'observer : on n'a pas vu de girafe vivante en Europe depuis plus de trois siècles et demi (en 1486, un sultan mamelouk d'Egypte avait offert à Laurent de Médicis une girafe qui fut exposée à Florence). Ils constatent que c'est un animal totalement muet. Madame la Préfète organise des soirées «à la girafe» où se presse la bonne société phocéenne. Après le dîner, on rend visite à la girafe.

Etienne Geoffroy Saint-Hilaire est professeur au Muséum d'histoire naturelle et membre de l'Académie des Sciences. Il a 55 ans. En avril 1827, il vient à Marseille pour organiser le voyage à pied de la girafe vers Paris. Il accompagne la girafe dans ses promenades quotidiennes. Il lui fait confectionner un costume imperméable en toile gommée, boutonné par-devant, et un bonnet qui tombe et recouvre le cou. Il fait dessiner d'un côté les armes du Pacha, de l'autre celles de Charles X.

Il y a à Marseille un camp de réfugiés égyptiens. Ce sont des Mamelouks, survivants de la garde impériale de Napoléon. Ils sont assez mal vus de la population marseillaise. C'est là que Geoffroy Saint-

Par **Jean-Jacques Salgon** Photo **Kate Barry**

Dans l'escalier menant à la galerie de zoologie du muséum d'histoire naturelle de La Rochelle, la girafe offerte par le Pacha d'Egypte à Charles X en 1825.

Actu79.pmd 42 11/01/2008, 15:11

Hilaire fait recruter le jeune Joseph Ebeïd (dit Youssef) pour lui servir d'interprète car Atir et Hassan ne parlent pas le français. On engage aussi un jeune Marseillais du nom de Barthélemy Chouquet.

Au matin du 20 mai 1827, sous une pluie battante, la girafe en imperméable quitte Marseille. On a dépêché à ses côtés une escorte de gendarmerie. Le convoi se compose ainsi : deux gendarmes en estafette, 500 mètres à l'avant, font ranger sur le bord de la route les voitures, diligences et autres chariots. Viennent ensuite le commandant de gendarmerie et trois de ses hommes, puis Geoffroy Saint-Hilaire (à pied) suivi des deux vaches soudanaises (la troisième est morte) conduites par Youssef. Suit Hassan en costume qui tient la corde de tête avec, derrière lui, la girafe, avec Atir à la corde de droite et Barthélemy à celle de gauche. Suit une voiture tirée par un cheval sur laquelle on a chargé les bagages et une cage contenant les deux antilopes et un mouflon. La progression est de 20 à 25 km par jour.

La première étape est à Aix-en-Provence. «On voyait avec admiration un animal dominant toutes les grandeurs humaines balancer majestueusement sa tête dans les airs en broutant au haut des arbres», note Geoffroy Saint-Hilaire dans son journal.

Le 24 mai, le convoi fait étape 48 heures au pied du palais des Papes à Avignon. Le 6 juin, jour de la prise d'Athènes par les Turcs, il arrive à Lyon, sous escorte. On a envoyé un escadron de cavalerie. La girafe est installée place Bellecourt. Elle broute les feuilles des tilleuls sous les yeux ébahis des Lyonnais.

Son voyage se poursuit ensuite vraisemblablement par la Saône et la Bourgogne. Une huile sur toile du musée des Beaux-Arts de Beaune, peinte par Jacques-Raymond Brascassat, montre le passage de la girafe près d'Arnay-le-Duc.

Fin juin, Georges Cuvier, directeur des Jardins du Roy, apprend que la girafe approche de Paris. Il organise un voyage en coche d'eau sur la Seine pour conduire des amis – dont Stendhal – à sa rencontre. Ils la voient passer sur la route à Corbeil, alors qu'ils déjeunent sur l'herbe.

La girafe arrive aux Jardins du Roi le 30 juin 1827 à 5 h du soir. Elle vient de faire à pied 880 km. Un enclos spécial a été préparé pour la recevoir.

Mais le 9 juillet au matin elle doit repartir pour Saint-Cloud afin d'être présentée au roi Charles X. La nièce du roi, Madame Royale, fille aînée de Louis XVI et Marie-Antoinette, vieille femme pointilleuse sur la question du protocole, a en effet interdit au roi d'aller, comme il voulait le faire, à la rencontre de la girafe : «C'est à la girafe d'être conduite au roi, et non pas au souverain de se précipiter comme le vulgaire au-devant du cadeau qu'on lui fait.»

J.-Cl. Couval

***Passage de la girafe à Arnay-le-Duc*, 1827, huile sur toile de J.-R. Brascassat, musée des Beaux-Arts, Beaune.**

La girafe porte son manteau armorié, on lui a mis une couronne de fleurs. Elle mange des pétales de roses dans la main du souverain. Le soir elle retrouve son enclos près du Muséum.

Pendant les six derniers mois de 1827, 600 000 parisiens lui rendent visite (leur curiosité se partage alors entre «la belle égyptienne» et une troupe de Peaux Rouges – des Osages – ramenés en France depuis l'Oklahoma).

Durant les années 1827-1828, la girafe est très à la mode. On la trouve partout, sur la vaisselle, les plaques de cheminées, les sacs à main, les pains d'épices… Au théâtre du Vaudeville on donne une pièce intitulée *La girafe ou une journée aux Jardins du Roy*. Balzac écrit un pamphlet : *Discours de la girafe au chef des six Osages prononcé le jour de leur visite aux Jardins du Roi et traduit de l'arabe par l'interprète de la girafe*. Les dames adoptent la coiffure *à la girafe*. Les cravates se nouent *à la girafe*.

Puis, vient la Révolution de Juillet et on l'oublie. Atir continue de partager sa vie : tous les jours il la lave et la peigne (d'où l'expression *peigner la girafe*). Il porte un turban blanc et des babouches rouges. Il restera douze ans auprès d'elle. La girafe meurt le 12 janvier 1845, sept mois après Geoffroy Saint-Hilaire. Sa dépouille est montée sur un socle de Portman.

A partir de 1914, le Muséum, manquant de place, commence à envoyer des animaux naturalisés vers des musées de province. La girafe du roi arrive ainsi au muséum d'histoire naturelle de La Rochelle en août 1931. A son cou, elle n'a plus le gris-gris, mais cette étiquette :

Girafe. Buffon. XIII. Camelopardalis girafe.
Cervus camelopardalis, L., du Darfour.
Donnée par S.A. le pacha d'Egypte,
a vécu 17 ans et demi à la ménagerie.

La mention de provenance (Darfour) est fautive. Elle est aussi connue sous le nom : *la girafe du Sennar*.

Ce récit est établi à partir des deux ouvrages suivants : Gabriel Dardaud, *Une girafe pour le roi*. Dumerchez-Nahoum, 1987. Michael Allin, *La girafe de Charles X et son extraordinaire voyage de Khartoum à Paris*. J.C. Lattes, 2000. Sur la «girafomania» voir : Olivier Lebleu, *Les avatars de Zarafa, première girafe de France. Chronique d'une girafomania (1826-1845)*. Arléa, 2006.

Actu79.pmd 43 11/01/2008, 15:11

«Je fais des femmes nues et des paysages dans le plus beau pays qu'on puisse voir.» Venu à Saintes en mai 1862 passer quelques jours chez un ami, Gustave Courbet y restera presqu'un an, trouvant dans les fêtes, la douceur de vivre et ses amies de Saintonge une source d'inspiration féconde

Par **Alexandre Bruand**

Jean-Michel Routhier

Courbet
Une année en Saintonge

«*C'est peut-être l'amour qui me mène en ce pays-ci ; en tout cas j'ai fait beaucoup de peinture*», écrit en 1862 Gustave Courbet à un proche, depuis le hameau de Port-Berteau, à quelques kilomètres de Saintes. Le maître du Réalisme alors au faîte de sa gloire, le grand peintre amoureux de la bonne chère comme du scandale – et que l'on jugerait complètement «ingérable» sans nul doute aujourd'hui – a effectivement déserté Paris depuis quelques mois. Il vit en Saintonge une de ses périodes les plus fécondes, à l'occasion d'un long séjour commencé au château de Rochemont, près de Saintes. Un séjour qui se traduira par de nombreuses fêtes et des réceptions mémorables, mais aussi, dans l'histoire de l'art, par de belles réussites et une satire anticléricale qui fera grand bruit.

Le 31 mai 1862, Gustave Courbet et Jules-Antoine Castagnary, journaliste et critique d'art originaire de Saintes, arrivent par le train de nuit à Rochefort-sur-Mer. Les deux hommes ont pour projet de passer quelque temps chez un ami commun, Etienne Baudry, avant que Courbet ne parte pour Londres, où il doit se rendre à l'Exposition universelle. L'étape ne doit pas dépasser quelques jours, mais c'est sans compter l'accueil que réserve au peintre le maître des lieux : tout à la fois un dandy excentrique (il a notamment pour habitude de changer de linge trois fois par jour) et un républicain dont les convictions fortement ancrées lui font saisir toutes les occasions de s'opposer au maire bonapartiste de Saintes, Etienne Baudry est aussi un notable richissime, qui sait organiser d'interminables bombances et financer sans sourciller tous les besoins de son invité de marque. Bref, Courbet se trouve vite fort à son aise, oublie Londres et reste finalement près de six mois à Rochemont. Sans doute n'a-t-il pas non plus un désir excessif de rentrer à Paris, en raison de la fin de liaison orageuse qu'il traverse alors. Son amie,

CI-dessus, Gustave Courbet, *Vue de Saintes prise de Lormont*, 33 x 46,5 cm, 1862, coll. part.

RMN

Gustave Courbet au Grand Palais L'une des œuvres qui fait événement, parmi les 120 peintures de la rétrospective du Grand Palais, est issue du séjour saintongeais de 1862. La *Femme nue couchée*, qui avait disparu dans la tourmente de la Seconde Guerre Mondiale, réapparue miraculeusement en 2005, a été peinte au château de Rochemont. Annonçant l'audace ultérieure de *L'Origine du monde*, elle occupe une place déterminante dans l'œuvre du peintre. Jusqu'au 28 janvier au Grand Palais à Paris. Tous les jours sauf le mardi.

Actu79.pmd 44 11/01/2008, 18:18

actrice, lui envoie au début de son séjour ces lignes vengeresses : *«Si je n'ai pas une lettre bien aimable dans deux jours, je tombe à Saintes, et tu verras les ravages que j'y ferai… Je ne me contenterai pas d'aller t'embrasser, mais tu recevras une bonne pile.»* L'amoureuse déçue ne mit heureusement jamais ses menaces à exécution.

Naturellement enclin à se laisser happer par les fêtes de Rochemont – *«Il n'est jamais disposé ni à se lever, ni à se coucher»*, note-t-on dans son entourage – le peintre n'en oublie pas son art. Bien au contraire, le «maître d'Ornans», pourtant indéfectiblement attaché aux beautés de sa Franche-Comté natale, trouve dans les paysages et la lumière charentaise un regain d'inspiration. Accompagné des peintres Louis-Augustin Auguin et Hippolyte Pradelles, membres du petit cénacle qui s'est formé autour de lui à Rochemont, il part des journées entières peindre la campagne environnante. En août, un nouvel hôte de choix se joint à la troupe : Corot, le grand paysagiste. L'art comme le caractère, tout oppose les deux maîtres, qui se portent cependant une grande estime mutuelle. Ils vont se livrer à un concours artistique amical, peignant parfois côte à côte le même motif. De cet épisode, il reste au musée de l'Echevinage de Saintes un paysage des bords de Charente, que Courbet a peint à la manière de Corot.

Lors d'expéditions plus lointaines sur la côte, Courbet se découvre également deux autres passions : l'intensité du regard des filles de la presqu'île d'Arvers, qu'il s'explique par leur alimentation presque uniquement composée de coquillages, et les huîtres dégustées au milieu des parcs, accompagnées de vin blanc. *«Ouvrez toujours,* aurait-il lancé à un éleveur éberlué par sa consommation. *Brillat-Savarin en avalait douze douzaines comme apéritif, et Vitellius en avalait douze cents. Ah ! Je connais mes auteurs !»*

Grand sentimental sous des dehors rudes, célibataire amoureux des femmes, Courbet panse aussi en Saintonge les blessures de son cœur. D'abord auprès d'une autre actrice, Aimée Plet, venue jouer à Saintes une pièce intitulée *L'amour, qué qu'c'est qu'ça*. Sans doute est-elle le modèle de la *Laitière de Saintonge*. Mais la grande rencontre du peintre durant son séjour est Laure Borreau, une femme de la moyenne bourgeoisie, épouse d'un négociant réputé du centre-ville, et mère de cinq enfants. Trois portraits de Laure Borreau font découvrir de grands yeux sombres dans un visage ovale, un air songeur et réfléchi. Courbet fait aussi un portrait de Gabrielle, la fille de Laure, qu'il appelle affectueusement Briolette. Les rapports du peintre, amant de Laure, avec la famille Borreau sont complexes : il renflouе probablement le com-

Cet article doit beaucoup à l'ouvrage de Roger Bonniot, *Gustave Courbet en Saintonge*, Librairie C. Klincksieck, 1973. A lire également : *Gustave Courbet, peintre de la liberté*, par Michel Ragon, Fayard, 2004.

Louis-Augustin Auguin, *Paysage, bords de Charente*, 58 x 78 cm, 1862, coll. part.

Jean-Bernard Forgit - Musées de Saintes

Actu79.pmd 45 11/01/2008, 18:18

merce de Jules, le mari, et s'installe chez le couple à la fin de son séjour, de janvier à avril 1863. Il gagne surtout avec les Borreau des amis qui sauront ne pas lui manquer dans l'adversité. Quand quelques années plus tard Courbet sera jugé par un conseil de guerre versaillais pour son activisme au sein de la Commune de Paris, conseil qui l'accusera du déboulonnage de la colonne Vendôme, Jules Borreau figurera avec Baudry et Castagnary sur la liste des témoins de la défense.

Mais ces heures sombres sont encore loin. *«Je fais des femmes nues et des paysages dans le plus beau pays qu'on puisse voir»*, résume pour l'instant Courbet dans une lettre écrite à Rochemont. Outre Aimée et Laure, il peint en effet les beautés de jeunes saintongeaises, comme celle de la nature qui l'environne. Il marie les deux avec bonheur, par exemple pour ce *Torse de femme*, conservé au Metropolitan Museum of Art de New York, où la jeune femme tient mélancoliquement une branche de cerisier en fleurs. Ses modèles se prêtent volontiers à des poses hardies, comme en témoigne cette *Femme nue aux bas blancs*, en bords de Charente, qui annonce l'audace radicale de *L'Origine du monde.* Enfin, est-ce l'amour pour Laure ou les corbeilles foisonnantes de Rochemont qui l'inspirent, Courbet peint en Saintonge de nombreux bouquets de fleurs, qui témoignent de toute la délicatesse dont est capable sa palette.

Hélas, c'est au contraire le goût de Courbet pour la farce colossale que retiendront ses contemporains de son passage à Saintes. Tout à son désir de déplaire à Napoléon III –*«Môssieu Bonaparte»*, dont il s'est proclamé l'ennemi personnel – et de frapper un grand coup pour le salon de 1863, Courbet prépare dans le plus grand secret à Rochemont puis au hameau de Port-Berteau*, «un tableau extraordinaire pour l'exposition nouvelle»* : en fait, une pochade anticléricale intitulée *Le Retour de la conférence*, représentant sept curés dont deux juchés sur un âne, tous manifestement saouls au dernier point. L'œuvre, assez marrante mais navrante au regard du talent du peintre, sera refusée par le Salon, aura une presse considérable, et tombera très vite dans l'oubli. Et, suprême vexation pour Courbet, on raconte que Napoléon III tint à la voir à plusieurs reprises, pour en rire de bon cœur. ■

Hippolyte Pradelles, Les Vergers du Coca à Saint-Georges-de-Didonne, 52 x 72 cm, coll. part.

Regards croisés sur les paysages

«Le séjour de Courbet a fait émerger la représentation artistique des paysages de Saintonge», explique Gaby Scaon. La conservatrice en chef des musées de Saintes a permis que prenne forme du 9 juin au 7 septembre 2007 au musée de l'Echevinage une exposition consacrée à la production de Courbet, de ses deux amis/élèves Auguin et Pradelles, et de Corot lors de ce si fécond séjour de 1862. «Autour de Courbet en Saintonge», qui présentait six toiles du maître du Réalisme, dont *Grande-Marée, Garenne de Bussac ou la Charente à Port-Berteau* conservée au musée de Cambridge, a permis d'offrir un regard inédit sur cette période précise de l'activité du peintre : une bonne introduction, en somme, à la grande rétrospective qui a lieu jusqu'au 28 janvier à Paris, dans les galeries nationales du Grand Palais. Et un témoignage sur le phénomène d'émulation intellectuelle et artistique assez exceptionnel qui s'est joué alors, face aux sites de Saintonge, entre Courbet, Corot, Auguin et Pradelles. Car si ce séjour saintongeais signe l'entrée dans l'histoire de l'art de la Pointe de Suzac ou du site archéologique du Gros-Roc, il permet aussi à Courbet d'adoucir et d'enrichir sa palette, et à Auguin et Pradelles de s'affirmer et de progresser considérablement au contact du maître. «Les conseils prodigués par Courbet, les séances sur le motif où l'on échange des techniques, où l'on confronte les regards permettent à Auguin et Pradelles de se révéler à eux-mêmes. Les deux peintres vont alors prendre une tout autre dimension.» Le Rochefortais Louis-Augustin Auguin s'installe l'année suivante à Bordeaux où il tire profit des leçons de Corot et Courbet au point de s'imposer comme le chef de file de la peinture paysagiste du Centre et du Sud-Ouest. Le Strasbourgeois Hippolyte Pradelles va quant à lui acquérir la technique du travail au couteau de Courbet, où priment la vitesse, la mobilité, le rendu du réel. En témoigne *L'Echo interrogé, ou Port-Berteau au clair de lune*, où, en adoptant ce procédé, Pradelles figure trois peintres dans une barque : les trois compères du cénacle de Rochemont. Courbet et Corot, vont connaître pour leur part un curieux phénomène d'influence réciproque, comme le décrit Jean-Roger Soubiran, directeur du département d'histoire de l'art à l'Université de Poitiers. L'énergie brute et matiériste de Courbet, le classicisme doux et féminin de Corot, aussi opposés soient-ils, vont puiser l'un chez l'autre pour rendre les nuances de la Saintonge…

Actu79.pmd 46 11/01/2008, 18:18

La pointe de Suzac.

MARC DENEYER / FRANÇOIS BON

Natalement mer

Le Conservatoire du littoral a invité Marc Deneyer à photographier une quinzaine de sites récemment acquis par l'institution en Charente-Maritime. Cette mission, réalisée grâce au mécénat de la Fondation Gaz de France, a donné une exposition à la Corderie royale de Rochefort (médiathèque fin 2007) et un livre édité par Filigranes. François Bon avait déjà écrit sur les paysages du Thouarsais photographiés par Marc Deneyer («De Billazais à Saint-Verge», *L'Actualité* n° 63). Sous le titre *Natalement mer*, l'écrivain nous livre son regard très personnel sur ces rivages charentais. Extrait : «Nous avons été formés à la part mouvante de ces paysages. Même à échelle d'une enfance, on sait la transformation des plages, les dunes en trois semaines mangées ou refaites, et combien la mer toujours prend ou redonne. Le photographe ici ne vient pas à la sauvette. Il installe un lourd appareil sur trépied, qui l'oblige, dit-il, à une "approche plus contemplative, une attention soutenue aux choses". Alors l'image n'est plus simplement capter l'empreinte ici du visible, mais détecter ce qui nous relie, et au ciel, et aux traces. Marc Deneyer cite Rainer Maria Rilke : "Y a-t-il un paysage sans figure humaine qui ne soit plein de celui qui l'a contemplé ?" Alors on entre à notre tour, par la contemplation des images, dans ce que nous portons intérieurement de ciel et de rives, de cette lumière comme amassée sur la frange, et de nos traversées d'enfant par les dunes, aux trouées droites de forêt où parfois on trouvait un raisin aigre, et ces fossés qu'on enjambait dans notre pays de vase.»

Littoral / Rivages de Charente. Marc Deneyer, François Bon, Emmanuel Lopez, Filigranes éditions, 48 p., 20 €

Actu79.pmd 47 11/01/2008, 18:19

Les Brachiopodes du Jurassique

Depuis 1996, Jean-Michel Minot, président de Deux-Sèvres Nature Environnement, a entrepris de récolter, d'inventorier et de classifier les Brachiopodes du Jurassique de la région Poitou-Charentes, travail colossal qui lui aura pris dix années et au bout duquel il publie le tout premier inventaire systématique régional.

Ces mollusques sont caractérisés par une symétrie bilatérale qui les différencie des mollusques bivalves. La valve ventrale, la plus développée, est prolongée par un crochet en forme de bec et généralement percé d'un foramen par lequel sort le pédoncule permettant à l'animal de se fixer sur des substrats indurés. On a longtemps cru que les expansions brachiales (le lophophore) qui leur servent à se nourrir et à respirer pouvaient se projeter à l'extérieur de la coquille et servir à leur locomotion. On leur a alors attribué par erreur le nom de Brachiopodes. Actuellement, 250 espèces sont réparties dans toutes les mers du globe, mais la très grande variété de ces animaux est surtout ressentie dans la population de pierre, soit 6 000 espèces fossiles recensées à ce jour.

Les séries jurassiques affleurent sur 40 % de la surface de Poitou-Charentes et celles des Deux-Sèvres sont mondialement connues pour leur très grande richesse fossilifère, elles regroupent plus d'espèces que les trois autres départements réunis. En dix années de prospection, Jean-Michel Minot a récolté dans les sols jurassiques de la région, à chaque fois qu'ils affleuraient et au gré des travaux routiers, environ 25 000 Brachiopodes répartis en 382 espèces. Il a ainsi, avec l'aide de paléontologues professionnels et amateurs, retrouvé des spécimens décrits dans la littérature du XIXe siècle (dont l'intégralité de la collection de E. Eudes-Deslongchamps détruite sous les bombardements en 1944), découvert des spécimens inconnus en France, mais aussi probablement de nouvelles formes, dont la première d'entre elles est actuellement soumise à la communauté scientifique.

Cheirothyris fleuriausa.

L'extraordinaire travail d'étude, de datation et de classification qui a suivi ces découvertes a permis la reconstitution paléo-environnementale de la région, mettant en évidence le rôle de carrefour européen de la faune jurassique du Seuil du Poitou. Complété par les coupes stratigraphique totalement inédites réalisées par Patrick Branger (géologue et président de l'Association pour la promotion de la géologie et de la paléontologie en Poitou-Charentes - APGP), et enrichi de 3 500 clichés en couleur, l'ouvrage de Jean-Michel Minot est un véritable outil pédagogique. Grâce au soutien des collectivités territoriales, il doit être remis aux lycées de la région et aux collèges des Deux-Sèvres. Cet inventaire est destiné aux professionnels comme au grand public car il permet à chacun de trouver une information géologique ou paléontologique au niveau qui est le sien.

Marie-Camille Madrange

Les Brachiopodes du Jurassique du Poitou, ce petit patrimoine sous nos pieds, par Jean-Michel Minot et avec la collaboration de Patrick Branger, éd. DSNE-APGP, disponible auprès des associations DSNE et APGP, 43,50 € www.dsne.org

Hervé Tartarin

SIX TRIANGLES POUR DESCARTES

L'école d'arts plastiques de Châtellerault est située à deux pas de la maison de René Descartes. Aussi, lorsque Felice Varini a été invité par Gildas Le Reste à concevoir un projet de commande publique pour l'école, il a immédiatement pensé à rendre hommage à cet esprit moderne, qui était à la fois philosophe, mathématicien et physicien. D'autant que Felice Varini est passé maître dans l'anamorphose. Ses «Six triangles pour Descartes» se dessinent en peinture orange sur une façade de la cour, mais il faut trouver le point de vue pour les découvrir dans leur totalité.

Actu79.pmd 48 11/01/2008, 19:32

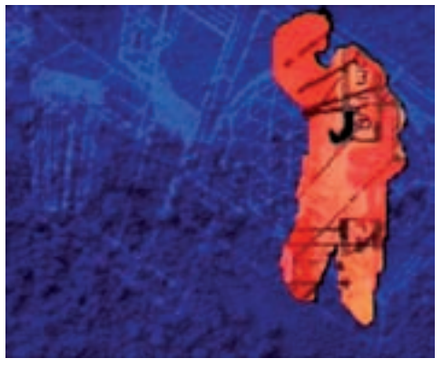
Quand le numérique interroge l'éphémère

Jusqu'au 1er février 2008, l'établissement d'action culturel en milieu rural, Rurart, accueille l'exposition «Hors-Sol». Deux espaces virtuels évolutifs jouant sur l'interaction entre corps et territoire sont à expérimenter. Ils sont signés par les artistes B2FAYS et Hervé Jolly.
Deux œuvres se côtoient dans l'espace d'exposition de Rurart. Deux œuvres seulement mais qui renvoient chacune à des dispositifs aux rendus toujours renouvelés. Dans la salle tenue dans l'obscurité, un grand rectangle blanc s'étend sur le sol et invite le visiteur à franchir le pas. L'installation d'Hervé Jolly, *L'amour est villes,* prolonge une première expérience, *Desseins Amoureux*, proposée durant l'exposition des travaux des élèves de l'Ecole européenne supérieure de l'image (EESI) en 2006. Après quelques instants, le visiteur verra des grappes de pixels former la trace de son itinéraire sur le sol. Le dispositif prend toute sa dimension quand, sur ce même plan, sont réunies plusieurs personnes. Reliant chaque position, des flux se matérialisent, formant une carte qui rappelle les relations tantôt intimes tantôt impersonnelles que les villes tissent entre elles. Ce travail qui interroge les frontières entre réalité et virtualité trouve d'ailleurs une extension sur second life. L'installation «Digital Palimpsest» de B2FAYS s'appuie également sur cette notion de trace. Mais là, le cheminement à travers les échelles y est inversé. Si la première image que propose cette installation est un globe en rotation, c'est au rapport avec son propre corps que chacun est renvoyé. Dès que le visiteur pénètre l'espace du dispositif, sa silhouette s'affiche sur l'écran. Captés par une caméra et un micro, gestes et voix agissent sur la toile numérique en faisant apparaître de manière éphémère les différentes couches la composant (toiles aux couleurs vives, représentation en trois dimensions filaires de lieux en lien avec le territoire de l'exposition).
Les données numériques utilisées dans cette pièce ont été mises au point lors d'une résidence au sein de l'ECM de l'Espace Mendès France. Interagissant avec la toile numérique, le corps se fait pinceau explorant à travers les différentes strates de ce palimpseste ses propres possibilités. Dans les années 1980, l'artiste, Béatrice de Fays, a vu son atelier brûler emportant ses œuvres originales. Elle reste depuis très attachée à la notion de mémoire à l'œuvre dans le processus de création. La possibilité donnée à chacun de pénétrer dans l'espace même de la peinture est une occasion de revisiter cette thématique.

Alexandre Duval

Exposition jusqu'au 1er février, Rurart, lycée agricole Xavier-Bernard, Venours. www.rurart.org

Détails de «Digital Palimpsest» de B2FAYS.



PHYSIQUE ET COULEURS

Du 29 janvier au 20 avril, l'Espace Mendès France présente une nouvelle exposition qui explique les mystères de la couleur et de sa perception. Elle a été réalisée en partenariat avec le laboratoire de métallurgie physique de l'Université de Poitiers, la société française de physique, le CRDP et l'Onisep (les métiers de la couleur).
Deux conférences complètent l'exposition : «Une histoire de l'arc-en-ciel» par Bernard Maitte, professeur à l'Université de Lille I, le 6 février à 14h45, à l'amphi A du campus universitaire de Poitiers ; «De la lumière aux couleurs», par Françoise Viénot, professeur au Muséum national d'histoire naturelle, le 25 mars à 20h30, à l'Espace Mendès France.

EXPLORATEURS ET SAVANTS

La médiathèque Michel-Crépeau de La Rochelle présente jusqu'au 23 février l'exposition sur les explorateurs originaires de la région réalisée par l'Espace Mendès France et des bibliothécaires dans le cadre de la Science se livre.
En 2008, cette manifestation qui se déroule dans les bibliothèques, les collèges et les lycées, a pour thème le corps et la santé.
www.maison-des-sciences.org

Hei tiki, pendentif, Nouvelle-Zélande, collecté par P.-A. Lesson en 1827. Collection du musée d'art et d'histoire de Rochefort. Photo Marc Deneyer.

Actu79.pmd 49 11/01/2008, 19:32

La fleur et l'imprimé

Du 21 janvier au 14 mars, le fonds ancien de la bibliothèque universitaire de Poitiers propose une exposition intitulée «La fleur et l'imprimé : représentations de plantes à l'époque moderne». Coordonnée par Anne-Sophie Durozoy, conservatrice du fonds ancien, elle est le fruit de la collaboration de plusieurs spécialistes de livres anciens, d'enseignants et d'étudiants en master de diverses disciplines : lettres, histoire de l'art, ingénierie information textuelle, patrimoine et nouvelles technologies.

L'exposition présente des illustrations d'ouvrages de botanique du XVIe au XVIIIe siècle. On y découvre également quelques marques d'imprimeurs et des ornements de reliures. Elle traite aussi du symbolisme des fleurs à travers la mythologie, les jardins et les parfums.

Parmi les pièces exposées, le *Commentaire sur Dioscoride* de Pierre-André Matthiole est l'un des plus beaux objets de la collection de l'Université. Reconnu pour la richesse du texte, la qualité et le nombre de gravures sur bois qu'il contient, cet ouvrage de botanique a été édité à Venise en 1565.

Une présentation virtuelle est à découvrir sur Internet et un catalogue d'exposition doit rassembler les commentaires des spécialistes qui interviendront lors de la journée d'étude organisée le 4 mars 2008 à la Maison des sciences de l'homme et de la société. ***P. L.***

Exposition à la Bibliothèque Lettres et Droit de l'Université de Poitiers.
Tél. 05 49 45 33 11
http://la-rose-et-limprime.edel.univ-poitiers.fr/

Christian Vignaud

Le livre de Pierre-André Matthiole (1565) conservé à la Bibliothèque universitaire de Poitiers.

Christian Vignaud

L'exemplaire de la Bibliothèque universitaire de Poitiers (2e édition).

LOUIS PERCEAU, BIBLIOGRAPHE DE L'ENFER

L'exposition de la Bibliothèque nationale de France sur l'Enfer, sous-titrée «Eros au secret» (jusqu'au 2 mars, site François-Mitterrand), nous fournit l'occasion de rappeler l'œuvre de Louis Perceau, né à Coulon dans les Deux-Sèvres en 1883, mort à Paris en 1942. Avec Guillaume Apollinaire et Fernand Fleuret, il publia en 1913 *L'Enfer de la Bibliothèque nationale*, la première bibliographie des livres érotiques censurés. Pour en savoir plus sur ce «bibliographe poitevin», savant, libertin, militant révolutionnaire puis socialiste, auteur des *Contes de la pigouille*, lire la biographie de Vincent Labaume : *Louis Perceau, le polygraphe* (Jean-Pierre Faur éditeur, 2005). L'auteur a accordé un entretien à *L'Actualité* (n° 71, janvier 2006).

bulletin d'abonnement

Pour recevoir chez vous L'Actualité, plus les numéros hors série, retournez ce bon à : L'Actualité - Service abonnements - BP 23 - 86190 Vouillé

- ❑ **Je désire souscrire un abonnement d'un an à L'Actualité au prix de 22 € (étranger 35 €)**
- ❑ **Je désire souscrire un abonnement de deux ans à L'Actualité au prix de 40 € (étranger 55 €)**
- ❑ **Je vous adresse ci-joint mon règlement à l'ordre de L'Actualité**

Veuillez servir cet abonnement à :

M. Mme Mlle _____ **Prénom** _____

Adresse _____

Code postal _____ **Ville** _____

Actu79.pmd 50 11/01/2008, 16:20

CYCLE DÉVELOPPEMENT DURABLE
Dis-moi ce que tu manges...
DU 2 OCTOBRE 2007
AU 25 MAI 2008
ESPACE
MENDES
FRANCE
EXPO - CONFÉRENCES - ANIMATIONS
POITIERS - 05 49 50 33 08
maison-des-sciences.org
MBA > 05 49 03 53 53 // PHOTO : SebLaval

DU 29 JANVIER AU 20 AVRIL

PHYSIQUE ET COULEURS

ESPACE MENDES FRANCE

EXPO - CONFÉRENCES - ANIMATIONS
POITIERS - 05 49 50 33 08
maison-des-sciences.org

MBA > 05 49 03 53 53